L. L. 497

PARIS ET MONTPELLIER

SOUS LE RAPPORT

DE LA PHILOSOPHIE MÉDICALE,

OU

1° Réflexions sur la Réplique en trois articles de M. L. PEISSE, à M. le Professeur LORDAT;

2° De la Critique Médicale de certains Parisiens A L'ENDROIT DES PROVINCIAUX;

PAR H. KÜHNHOLTZ,

BIBLIOTHÉCAIRE ET PROFESSEUR-AGRÉGÉ DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER; MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE PARIS; DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE DE MADRID; DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE TURIN; DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE DE MARSEILLE; DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE-PRATIQUE DE BARCELONNE; DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES, AGRICULTURE ET ARTS DU DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN; DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DE DIJON; DE LA SOCIÉTÉ ROYALE ACADÉMIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE; DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE GAND; DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES MÉDICALES ET NATURELLES DE BRUXELLES; DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE DE BORDEAUX; MEMBRE HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ MÉDICO-CHIRURGICALE DE BRUGES; CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE POUR LES TRAVAUX HISTORIQUES, ETC., ETC.

(Seconde Edition, considérablement augmentée.)

MONTPELLIER,

Louis CASTEL, Libraire-Editeur, Grand'-Rue, 32.

PARIS,

J.-B. BAILLIÈRE. FORTIN MASSON ET Ce.
BÉCHET Je ET LABÉ. GERMER-BAILLIÈRE.

Octobre 1843.

MONTPELLIER, DE L'IMPRIMERIE DE J. MARTEL AINÉ.

A
XX
u

31647/P

A-xxxiii.a

Paris et Montpellier

sous le rapport

DE LA PHILOSOPHIE MÉDICALE.

« *Tueri gloriam paternam.* »

(Cic.)

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

1. Considérations Physiologiques et Pathologiques sur le Cal. — Montpellier, 1817 (Thèse Doctorale).

2. Considérations sur les Fausses-Articulations. — Paris, 1819, in-8., fig.

3. *Aneurisma quomodò fiat? Quænam sint ejus curationes?* — Monspelii, 1825, in-4. (Thèse de Concours pour l'Agrégation.)

4. Notice Historique, Bibliographique et Critique sur Rabelais. — Montpellier, 1827, in-8., portr.

5. Notice Historique, Bibliographique et Critique sur Schyron. — Montpellier, 1827, in-8., portr.

6. Observations et Réflexions sur les Affections Vermineuses. — Montpellier, 1827, in-8.

7. Observations et Réflexions sur des Vers engendrés dans nos tissus. — Montpellier, 1828, in-8.

8. Idée d'un Cours de Physiologie appliquée à la Pathologie. — Montpellier, 1829, de xij et 235 pages, in-8.

9. Aristote et Pline. Fragments pour servir à l'Histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier. — Montpellier, 1832, in-8. fig.

10. Mémoire sur la Diathèse Osseuse, en général, et la Théorie de l'Ankylose Vraie des Auteurs en particulier. — Montpellier, 1834, in-8; de ix et 127 pages in-8., avec trois planches lithographiées, in-4.

11. Coup-d'œil sur l'Ensemble Systématique de la Médecine-Judiciaire, considérée dans ses rapports avec la Médecine-Politique. — Montpellier, 27 Décembre 1834, de ix et 127 pages in-8. (Question de Concours de Médecine-Légale.)

12. Des caractères et des conditions de la Viabilité. — Montpellier, 1835, de viij et 90 pages in-8. (Thèse de Concours de Médecine-Légale.)

13. Cours d'*Histoire de la Médecine et de Bibliographie Médicale*, fait dans la Faculté de Médecine de Montpellier, en 1836. — Montpellier et Paris, 1837, in-8. de xlij et 400 pages.

14. Discours sur les Avantages de l'Histoire de la Médecine, prononcé le 20 Avril 1837. — Montpellier, 1837, in-8. de 47 pages.

15. Eloge de Celse, prononcé le 19 Avril 1838. — Montpellier, 1838, in-8. de 71 pages avec portr.

16. Du Magnétisme et du Somnambulisme Artificiel. — Montpellier et Paris, 1840, in-8. de 37 pages.

17. Considérations générales sur la Régénération des parties molles du Corps Humain. — Montpellier et Paris, 1841, in-8. de xvj et 88 pages.

18. Des Ecoles Médicales de Paris et de Montpellier, à l'occasion de la mort de M. Double. (2e édition augmentée de notes.) Montpellier et Paris, 1842, in-8. de 58 pages.

19. Le National Aristocrate ou les Facultés de Médecine de Montpellier et de Paris, considérées sous le point de vue de la *Centralisation* et de la *Décentralisation*. — Montpellier, 1843, in-8. de 16 pages.

42600

PARIS ET MONTPELLIER

SOUS LE RAPPORT

DE LA PHILOSOPHIE MÉDICALE,

OU

1° Réflexions sur la Réplique en trois articles de M. L. PEISSE, à M. le Professeur LORDAT;

2° De la Critique Médicale de certains Parisiens A L'ENDROIT DES PROVINCIAUX;

PAR H. KÜHNHOLTZ,

BIBLIOTHÉCAIRE ET PROFESSEUR-AGRÉGÉ DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER; MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE PARIS; DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE DE MADRID; DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE TURIN; DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE DE MARSEILLE; DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE-PRATIQUE DE BARCELONNE; DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES, AGRICULTURE ET ARTS DU DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN; DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DE DIJON; DE LA SOCIÉTÉ ROYALE ACADÉMIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE; DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE GAND; DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES MÉDICALES ET NATURELLES DE BRUXELLES; DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE DE BORDEAUX; MEMBRE HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ MÉDICO-CHIRURGICALE DE BRUGES; CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE POUR LES TRAVAUX HISTORIQUES, ETC., ETC.

(Seconde Edition, considérablement augmentée.)

MONTPELLIER,

Louis CASTEL, Libraire-Editeur, Grand'-Rue, 32.

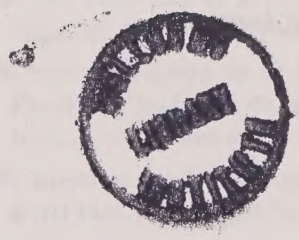
PARIS,

J.-B. BAILLIÈRE. FORTIN MASSON ET Ce.
BÉCHET Je ET LABÉ. GERMER-BAILLIÈRE.

Octobre 1843.

Koninklijke Bibliotheek te 's Gravenhage.

Verwijderd K. B.



« Che altro non hanno in se che parole, non possono » insegnare i fatti ad altrui. Campi sono scuole, gli » esserciti Discepoli, e l'armi penne, lequali intinte » nel sangue inimico, scrivono l'Arte Militare in la » carne. Onde bisogna rivolgere e notare si fatte cose » in le guerre, o non in le camere, chi vuole imperare » à vincere et à glorificarsi come buon cavaliero e gran » duce. »

(Aretino, *Letter. Libr.* V.)

PARIS ET MONTPELLIER,

SOUS LE RAPPORT

DE LA PHILOSOPHIE MÉDICALE.

PREMIÈRE PARTIE.

« *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.* »

(Virgil, Æn. Lib. IV. v. 625.)

PARIS ET MONTPELLIER,

SOUS LE RAPPORT

DE LA PHILOSOPHIE MÉDICALE,

OU

Réflexions sur la Réplique en trois articles, de M. L. Peisse à M. Lordat (1).

On doit regarder comme terminée une discussion de *Philosophie Médicale* qui eût pu être indéfiniment prolongée, par cela seul que les points de départ des deux Antagonistes, au lieu d'être les mêmes, se trouvaient au contraire fort différents. L'objet important était, en effet, pour l'un, en ce qui concerne Montpellier, l'invention, la rédaction convenable, le nombre et la conservation fidèle et constante des Dogmes médicaux et des bonnes Méthodes Thérapeutiques; pour l'autre, relativement à

(1) Voy. *Gazette Médicale de Paris*, N° 3, 4 et 6, 1843. gr. in-4°.

Paris surtout, le grand nombre de volumes qu'à tort ou à raison l'on y publie, la fécondité des Idées ou Doctrines qui s'y détruisent l'une l'autre, les perfectionnements, le plus souvent de bien des procédés artiels, peu ou point scientifiques, et qu'on oserait nous présenter, d'une manière sérieuse, comme constituant véritablement tantôt une *vie plus intense*, tantôt un *immense progrès*.

Tels étaient les points de vue respectifs où devaient se placer, d'une part, le Nestor de la Physiologie Française, dont la réputation comme Ecrivain élégant et pur, comme éloquent Professeur et savant Praticien, est depuis longtemps faite et généralement reconnue; et de l'autre, le spirituel Co-Rédacteur des *Feuilletons* de la *Gazette Médicale de Paris*, qui, s'il n'a jamais fait d'études médicales sérieuses, s'il n'a même aucun titre officiel en Médecine, a pourtant quelques bons droits au titre officieux d'*Homme de Lettres Médical*.

M. Lordat a pu consentir à s'engager, mais à s'engager une seule fois, dans cette discussion, parce qu'il y a vu bien moins un moyen de tenter une conviction individuelle, qu'une occasion de faire connaître aux vrais Médecins-Praticiens, dans l'intérêt de la Science, ce qu'est réellement la *Médecine de Montpellier*.

Malgré le style généralement emmiellé de M. Peisse, on aura probablement vu un peu plus d'âcreté qu'il n'aurait dû y en avoir dans plus d'un point de son dernier Ecrit. L'abeille, évidemment mal intentionnée, n'a peut-

être pas assez senti qu'en empruntant, imprudemment et sans choix, le nectar élémentaire de son miel, à toutes les fleurs qu'elle rencontrait dans ses excursions rapides et bourdonnantes, elle s'exposait parfois à cueillir ce suc aromatique dans des corolles malfaisantes, aussi dangereuses pour elle-même que pour celui à qui elle destinait ses rayons.

La communication franche et spontanée du manuscrit, et la prise en considération des remarques de la partie adverse, tendant à diminuer la longueur de la portion d'aiguillon qui devait rester dans la plaie; cette communication, dont M. Lordat avait conçu l'idée, que seul il avait mise ensuite en pratique, n'aurait pas manqué de répandre, si elle avait été réciproque, moins de sarcasmes et plus d'urbanité et de sincérité peut-être, d'un côté, sur la discussion dont il s'agit, sans diminuer en rien son intérêt scientifique. Mais cette noble démarche, M. Peisse a trouvé sans doute plus convenable pour lui d'en profiter et de l'admirer, sans en rien dire, que de l'imiter, même en la divulguant.

On aurait tort de craindre d'ailleurs que tout l'esprit de M. Peisse lui fît négliger aucun de ses autres avantages; il est certaines précautions oratoires que nous allons citer comme en fournissant des preuves évidentes.

Le texte même de l'agression tel qu'il est dans la *Préface* de la traduction d'Hamilton, et tel que le Rédacteur de la *Gazette Médicale* l'a rapporté dans la note du Feuil-

leton N° 3, 1843 (1) est le suivant : « L'Ecole de Montpellier » s'était *tellement attachée* à la Métaphysique, qu'elle en » avait *souvent oublié* la Médecine. » Et cependant quand M. Peisse veut se disculper, il ne défend que cette assertion : « J'avais cru pouvoir dire qu'à Montpellier la » Métaphysique avait *fait quelquefois un peu perdre de vue* » *la Médecine* (2)..... » M. Lordat n'aurait certainement pas combattu cette dernière rédaction comme la première ; il ne l'eût pas trouvée aussi injuste : le texte en est fort différent. M. Peisse l'aurait-il ainsi dénaturée afin d'avoir plus facilement raison ? L'expression : « *tellement attachée* à la » Métaphysique... » ne s'y trouve plus ; et celle : « qu'elle » *en avait* souvent oublié la Médecine.... » n'y est plus représentée que par ce qui suit : « ..... à Montpellier, la » Métaphysique *a fait* quelquefois un peu perdre de vue la » Médecine..... » (3).

A la page 40, en répétant une partie de cette même assertion, M. Peisse substitue encore « *un peu* oublié.... » à « souvent oublié.... », véritable texte.....!

Ces citations manquent évidemment d'exactitude et peut-être aussi d'un peu de franchise, mais elles sont sûrement adroites, jusqu'à un certain point.

Cela n'empêche pas M. Peisse de nous dire, du ton que l'on prend quand on désire d'être cru : « Je veux défendre

---

(1) Pag. 37.
(2) Pag. 38.
(3) *Ibid.*

» *tout ce que j'ai avancé*, mais *je ne veux avoir à défendre* » *que cela* (1). »

Un Antagoniste qui prétend avoir le droit de pénétrer dans le *for interne* de ceux qu'il attaque, en jugeant sévèrement ce qu'il reconnaît n'être que des *tendances*, devrait-il ainsi tourmenter, dénaturer son propre texte, tout à son profit?

Du reste, si M. Peisse, comme il le dit, « *a perdu son* » *temps et sa peine* » pour convaincre M. Lordat, ce dernier peut aussi lui répondre : « *qu'il a perdu tout autant* » pour convaincre M. Peisse : ils sont à deux de ce jeu.

Quant à la métaphore prise des « *Enfants indociles qui,* » *lorsqu'on les bat pour les faire taire, n'en crient que plus* » *fort....* », nous la trouvons de très-bon goût et parfaitement placée dans le lieu qu'elle occupe. Elle est, en effet, un vivant emblème du *Feuilletonisme*, qui n'est que trop malheureusement, comme on le sait, l'*Art d'avoir toujours raison en réalité ou en apparence.*

Quoique l'adultération formelle du texte de la proposition attaquée par M. Lordat eût pu, rigoureusement, rendre inutile toute réfutation nouvelle, nous consentirons néanmoins, en notre qualité de Médecin de Montpellier, à placer sous les yeux de nos Lecteurs quelques réflexions relatives aux trois points ou aux trois Feuilletons constituant la réplique de M. Peisse.

---

(1) Pag. 41.

I.

Notre Antagoniste, à ce qu'il paraît habituellement un peu mélancolique et éminemment irritable, était peut-être moins travaillé par son idiosyncrasie bilioso-nerveuse, lorsqu'il a traité la première partie de son nouvel Ecrit : *la Métaphysique*. Mais, soit que quelque petit calcul biliaire se fût arrêté malencontreusement, chez lui, dans les canaux hépatique, cystique ou cholédoque; soit que quelque idée d'intérêt personnel momentané eût alors envahi son esprit, sa susceptibilité et son inquiétude, à la fois vitales et morales, ont été tout autres, quand il a accusé MONTPELLIER de *paresse* et de *stérilité*. Il est, fort heureusement pour nous, redevenu ensuite plus calme, plus doux et plus poli, quand il a été question des *Dogmes de* NOTRE ECOLE.

Vu ses études spéciales en Philosophie, le premier de ces trois sujets devait lui être plus familier; les deux autres et surtout le dernier, on le sent aisément, sont bien plus dans les attributions du *Médecin en titre*, du *Médecin* véritablement *Praticien*, que du simple *Philosophe*.

M. PEISSE a été forcé néanmoins de faire, à l'endroit même de la Métaphysique et au profit de MONTPELLIER, certaines concessions dont cette ECOLE ne pourrait, sans

ingratitude, lui refuser quelques témoignages de reconnaissance.

Il convient que, « *dans sa Note*, son *accusation était* » *ambiguë;* » que, « *prise généralement, elle n'aurait aucun* » *sens : car*, ajoute-t-il (1), la Métaphysique *ne saurait* » *en elle-même constituer un délit logique.* »

Il nous rassure en outre bientôt, quand il nous dit (2) : « qu'il est *très-permis* et *même très-bon de faire* » *de la Métaphysique à* Montpellier *comme ailleurs.* » Il trouve seulement « qu'on *y en fait trop* et que la *Médecine* » *en souffre...* » Et il juge ainsi, comme le ferait un *vieux Docteur d'une grande expérience*, un *Praticien consommé*, qui ne supposerait pas qu'en pareille matière on pût jamais décliner sa juridiction!..... Il y a bien des siècles pourtant que Galien (3) blâmait « *même certains Médecins* » de ce que, *s'occupant sans cesse de disputes scolastiques* « et *n'ayant jamais vu de malades*, ils *donnaient leur opi-* » *nion comme des oracles!.....* »

Dans certain dissentiment, à l'occasion d'une appréciation doctrinale entre M. Lordat et un Docteur qui fut un de ses nombreux Elèves, il plaît à M. Peisse d'accorder plus de confiance aux assertions du Disciple qu'à celles du Maître.... Ce mode de solution de la question tombe dès-

---

(1) Page 38.

(2) Pag. 39.

(3) Comment. in Hippocr., *De natur. hum.*, 2. p. 29, cité par Sprengel, *Hist. de la Méd., etc.*, tom. 1, pag. 433.

lors, comme on le voit, plus dans le domaine de la sympathie ou même du caprice, que dans celui de la Logique. Dieu nous garde d'être irraisonnable au point de vouloir disputer des goûts, ni avec notre Antagoniste, ni avec qui que ce puisse être; nous nous contenterons de lui dire tout bonnement que notre goût est différent du sien.

A la vérité, M. Peisse reconnaît bientôt après, que « le reproche ainsi formulé *n'exprimait pas toute sa pensée* « ou *l'exprimait mal*, etc. etc.... » : à la bonne heure!

Vient ensuite un passage de Frédéric Bérard, évidemment empreint d'exagération, d'un bout à l'autre, en ce qui concerne le prétendu excès des études philosophiques de Montpellier.

M. Peisse nous concède, néanmoins (1), qu'à Montpellier *il peut y avoir des Médecins Praticiens...!* nous ne pouvons donc pas nous plaindre.

Quant à l'erreur dont il parle ensuite, elle s'attache malheureusement à tout ce qui est humain; le vieil adage : *errare humanum est*, est depuis long-temps aussi bien connu chez nous que partout ailleurs : aussi confesserons-nous hautement, pour peu qu'on le désire, qu'il ne conviendrait pas plus à l'Ecole de Montpellier qu'à qui que ce fût (sans en excepter M. Peisse) de s'arroger une *impeccabilité absolue*.

Pour ce qui est de la « *représentation de l'*Ecole de Mont-

(1) Pag. 41.

»PELLIER *sous les traits d'une grande et majestueuse femme,* »*etc.*, » nous sommes forcé de convenir que ce qu'il y a de défavorable, dans cette comparaison, nous a paru tout-à-fait du style d'un Amant à la fois peu constant et rebuté. Attaché à l'ECOLE DE MONTPELLIER, sinon par des études de Médecine spéciales, du moins par son goût pour la *Littérature Médicale*, un peu par son cœur et beaucoup par sa tête et son intérêt personnel, M. PEISSE a trouvé belle, a prôné, a défendu, dans vingt occasions, NOTRE DOCTRINE, dont il avait pris les couleurs, en combattant le *Broussaisisme*, l'*Organicisme*, le *Matérialisme*, en un mot, sous toutes ses formes, de concert en cela avec l'ECOLE HIPPOCRATIQUE et avec la *Rédaction générale* de la *Gazette Médicale de Paris*. S'il boude parfois contre *sa Belle*, ce qui se voit assez souvent dans le Royaume de CYTHÈRE, ce ne sera, nous l'espérons, que momentanément. Ne pouvant probablement en obtenir toutes les faveurs qu'il avait en vue et voyant son amour-propre humilié, en Amant dépité, il a appelé *vieille* et *laide* celle qu'au fond il trouve tout autre et qu'il continue d'adorer en secret.... En la qualité qu'il se donne d'*Enfant de Montpellier* (1), notre Philosophe mériterait bien aussi quelques reproches.... Il semblerait vraiment n'avoir voulu prendre ce titre dans cette occasion, que pour pouvoir mieux rappeler au besoin comme un trait de cou-

(1) Art. cit., pag. 58.

rage, qu'il n'avait pas craint de battre sa Mère, malgré la tendresse qu'elle lui avait toujours témoignée.... Mais le jour n'est peut-être pas loin, où, malheureux de son petit triomphe, jugeant tout le vide de son cœur et sentant tous les besoins de son âme, Amant capricieux ou Enfant gâté, il n'aura bientôt plus qu'un désir : celui d'obtenir son pardon de la part de *Celle* qu'il aime et dont il sait bien, au fond, qu'il est toujours aimé.

II.

Dans le second point, il s'agit de ce qu'on appelle la « *paresse et par suite la stérilité* de l'Ecole de Montpellier. »

Notre Aristarque « *use* ici (comme il le dit lénitivement » lui-même) *de formules dubitatives et tempérées;* » et il « *signale des dispositions, des tendances plutôt que des délits* »*positifs* (1). » Cette réfutation n'exigera, fort heureusement pour nous, ni l'originalité, ni la verve, ni le style d'un nouveau Pascal.

M. Peisse ne dit pas que « Montpellier *ne fait rien,* » mais « seulement qu'*on y fait peu* ou *pas assez;* » aussi l'engagerons-nous volontiers à examiner si, ailleurs, on ne ferait pas, par hasard, *moins bien d'abord, et beaucoup trop ensuite.*

---

(1) Pag. 53.

Nous tâcherons en outre de calmer ses précoces appréhensions d'avoir causé de *grands dégâts* dans son excursion, par l'*émission de doutes*, de *soupçons*, d'*inductions*, de *craintes*.... Ces sortes de projectiles de guerre n'ont été que de vrais boulets soufflés, assez peu propres à faire de sérieux ravages dans la conjoncture présente; d'ailleurs la sollicitude et les tendres alarmes de notre Adversaire, sur ce point, étaient mal fondées de toutes les manières; l'excellence et la pureté de ses intentions auraient dû certainement suffire pour les dissiper entièrement.

Quand bien même la prétendue *immobilité de* MONTPELLIER ne serait pas une calomnie, on aurait dû sentir qu'une halte ferme et inexpugnable, alors qu'on voyait tout, autour de soi, ou rétrograder ou se dévier, était encore une continuation, ou, pour le moins, un maintien du véritable progrès.

Sentant aussi bien qu'un autre la distinction des différentes espèces de paresse, nous laisserons l'Institut, en corps, se pâmer d'aise, si bon lui semble, sous le coup de l'expression : « *admirables oisifs* » de M. MIGNET, » *excitant d'unanimes applaudissements* (1); » nous laisserons M. MIGNET et M. PEISSE lui-même « .... désigner » par-là ces hommes (les Membres de l'Institut assemblés » en Séance Publique!), qui, entièrement étrangers aux

---

(1) Voy. *Gaz. Méd.* 1843, p. 54.

» soins de la vie active, passent leur temps à rêver au » pourquoi et au comment des choses, à vaguer dans » les hautes régions de la pensée où la foule croit encore, » comme au temps d'Aristophane, qu'il n'existe que des » *nuées* (1). » Nous laisserons même l'Auteur des Feuilletons se classer spontanément, *dans la foule*, afin d'accroître sans doute l'intensité de sa voix : sans mieux comprendre, pour cela, comment M. Peisse a pu mettre au rang des *paresseux*, de quelque espèce qu'ils soient, le Professeur le plus laborieux et le plus sérieusement attaché qui fut jamais, pendant toute sa vie, à l'institution, au maintien et à l'application des Dogmes le plus essentiellement pratiques. Mais nous sommes forcé d'en convenir : il faut n'être plus Elève depuis long-temps, pour être à même de dignement apprécier des travaux d'une pareille hauteur.

Regarder un des premiers ouvrages publiés par M. le Professeur Lordat, probablement son *Traité des Hémorrhagies*, comme étant, en Médecine, ce qu'est la fameuse *Cène* de Léonard de Vinci, en Peinture, est, sans contredit, une des concessions les plus flatteuses qu'on puisse imaginer; mais les réflexions critiques qui la suivent immédiatement, dissimulent assez mal l'absence de justice et de bienveillance, malgré tout l'esprit qui les assaisonne, pour que l'Auteur, ainsi loué, sente bientôt

---

(1) *Gaz. méd.* 1843, pag. 54.

naître en son âme une sage retenue et une froide indifférence, qui l'empêchent tout naturellement de s'en enorgueillir.

Nous voyons bien, nous, que M. Peisse s'érige en *Oracle Médical*... Mais à quel titre ? — Nous l'ignorons encore. — Nous voyons bien qu'il s'improvise *Dispensateur de toutes les gloires médicales*.... Mais pour quels motifs? — Nous ne le savons pas davantage.

Quels sont ses droits à juger ainsi, hardiment et en dernier ressort, les sommités médicales de l'époque ? Comment ne sent-il pas que, n'étant Médecin, ni de nom, ni de fait, il marche à peu près constamment à l'aventure, en jugeant les colliers de l'ordre avec un aplomb que ne prendrait certainement pas Hippocrate lui-même, s'il ressuscitait !

Ne devrait-on pas savoir d'ailleurs, quand c'est de notoriété publique, que si les Cours annuels du Physiologiste de Montpellier ne sont pas de nouvelles *Cènes*, ils sont du moins des *Tableaux d'Histoire*, de grandes dimensions, toujours regardés, par les Connaisseurs, comme des morceaux capitaux.

Méconnaîtrait-on en outre l'*Exposé de la Doctrine Médicale de* Barthez, l'*Iconologie Médicale*, la *Perpétuité de la Médecine*, et tant d'autres Livres, Mémoires ou travaux nombreux, qui, pour être moins étendus que bien des livres de Médecine de la Capitale, n'en sont pas moins importants pour cela ? N'aurait-on pas dû reconnaître qu'il

n'est pas un seul de ces écrits qui ne contienne quelque point de vue nouveau, ou quelque idée fondamentale nouvelle, confirmant la vraie Science, ou la poussant évidemment en avant, à l'occasion de sujets souvent les plus essentiels et les plus difficiles à traiter !

Malgré tout son esprit et beaucoup de connaissances littéraires et philosophiques incontestables, M. Peisse apprécierait-il le mérite des auteurs par le poids matériel de leurs Livres, ainsi qu'une suite de *lazzis* plus ou moins spirituels, de son cru, le feraient presque penser?

Dans la recherche du vrai mérite d'un Auteur, un homme tel que lui ne devrait-il pas s'attacher à compter plutôt le nombre des pensées originales ou propres de ses Livres que celui de leurs pages? Et que répondrait-il d'ailleurs, si nous lui disions à notre tour : « Mais vous » qui parlez, vous qui êtes si difficile envers les autres, » montrez-nous votre *Cène;* montrez-nous seulement *vos* » *vernis spéciaux ; montrez-nous vos œuvres....* » ?

Le Catalogue du Libraire Paulin, alors place de la Bourse, à Paris, annonçait comme étant sous presse, en 1832, une : *Histoire de la Philosophie Française, depuis* Abélard *jusqu'à nos jours, par* M. L. Peisse, *4 vol. in*-8°... Monstre ou Phénix, son accouchement est bien laborieux : nous sommes en 1845 et nous l'attendons encore.....

Quand M. Peisse a dirigé contre ceux qu'il critique à sa manière, ces deux vers du *Pauvre Diable* :

« Pendant six mois ensemble nous pensâmes,
» Lûmes beaucoup et rien n'imaginâmes ; »

il n'avait pas prévu que, pour lui appliquer sa propre citation, il suffisait de remplacer SIX MOIS par ONZE ANS : on voit, en effet, qu'au moyen de ce léger changement, les deux vers cités deviennent pour lui un justaucorps qui lui va à merveille.... !

Nous ajouterons ici, en passant, que M. PEISSE et Mr LIBRI, de l'Institut, ne jugent pas LÉONARD DE VINCI de la même manière : l'un représente ce personnage comme un fainéant, même en Peinture; et l'autre comme un Savant des plus remarquables, même dans les Sciences Physiques et Mathématiques, et il s'y connaît.

Dans un curieux et intéressant article du *Journal des Savants* (1), Mr LIBRI nous rappelle que : « LÉONARD DE » VINCI était un *grand Peintre* qui *cultiva, avec un égal* » *succès, toutes les branches des connaissances humaines, et* » *avait fondé une Académie qui paraît avoir eu pour objet* » *l'étude des Sciences Mathématiques et Physiques...* »

Ce Savant nous apprend, en outre, dans un autre article du même *Journal* (2), que : « LÉONARD DE VINCI avait » composé sur l'*Hydraulique* un ouvrage *rempli d'observa-* » *tions ingénieuses....* » que malheureusement « nous ne » possédons pas en entier.... »

Le savant Chimiste HOEFER, à qui nous devons une *Histoire de la Chimie depuis les temps les plus reculés*

---

(1) Février, 1843, p. 96.
(2) Mars, 1843, p. 186.

jusqu'à notre époque (1), dont la lecture est à la fois une source d'agrément et de solide instruction, ose, lui aussi, professer sur Léonard de Vinci un sentiment fort différent de celui de M. Peisse. Ce passage est des plus remarquables ; on en jugera par les extraits suivants :

« Léonard de Vinci (né en 1452, mort en 1519). — Grand »dans les Arts, dit le Docteur Hoefer (2), grand dans les »Lettres, grand dans les Sciences, c'est le génie le plus »fécond, le plus vaste qui ait peut-être jamais existé. On »peut lui appliquer ce qu'un Historien ancien dit d'Alci»biade : *In eo natura quid efficere possit videtur experta.*»

« Un siècle avant Galilée et Bacon, dit Mr Libri, dans »le beau tableau qu'il trace de l'illustre Peintre Toscan, »Léonard a porté le flambeau de la Critique dans toutes »les parties de la Science, et il a donné les préceptes les »plus vrais, les plus justes, les plus philosophiques, pour »parvenir à reconnaître les causes des phénomènes natu»rels. Brisant le joug de l'autorité, combattant les qua»lités occultes, il proclama l'expérience comme le seul »guide sûr, et il ne s'en écarta jamais (3). »

« Léonard de Vinci, ajoute M. Hoefer, n'est connu, »*auprès du vulgaire*, que comme un grand Artiste. »Cependant il n'était étranger à aucune branche des con-

---

(1) Paris, 1842 et 1843, in-8°.

(2) Ouv. cit., pp. 98 et 99.

(3) Mr Libri, *Histoire des Sciences Mathématiques en Italie*, t. III, p. 55.

»naissances humaines. Il était en même temps Géomètre, »Anatomiste, et *ce qui plus est, c'est qu'il avait fait lui-*»*même d'importantes découvertes dans toutes ces sciences.*»

« Mr Libri a donné l'analyse la plus complète des »travaux scientifiques de Léonard de Vinci, d'après les »fragments qui en restent (1).»

Quelque juste considération que nous ayons pour l'esprit, le talent de style et le mérite personnel de M. Peisse, nous ne pouvons pas nous empêcher de regarder le Savant, Membre de l'Institut, et le Chimiste distingué qui viennent d'être cités, comme des autorités d'un tout autre poids, dans cette occasion.

Nous n'insisterons pas davantage sur ce point, persuadé qu'on en appréciera justement et qu'on en approuvera le motif.

Parlons-nous aussi maintenant sans figure et sans arrière-pensées.

Oui, nous en convenons, la Doctrine de Montpellier, consignée dans un très-petit nombre de livres, ne se produit sous un grand développement que dans l'Enseignement Oral.

Mais cet Enseignement Oral a le pouvoir d'empreindre d'un cachet spécial (celui du Vitalisme Hippocratique, rajeuni, clairement commenté, et considérablement agrandi par Barthez et M. Lordat) les Thèses des bons

(1) Ouv. cit., T. III, pp. de 27-60.

Docteurs de l'*Ecole;* les Ecrits qu'ils publient dans tout le cours de leur vie, quels que soient les lieux qu'ils habitent, fussent-ils même à Paris; les Mémoires qu'ils adressent aux Académies nationales ou étrangères, et surtout les Consultations écrites, que les cas les plus difficiles de la Pratique Médicale les mettent dans l'obligation de soigneusement rédiger.

On sait bien d'ailleurs que les publications, en Province, sont peu lucratives, pour ne pas dire ruineuses, alors même qu'un Livre est reconnu comme une excellente production par les Juges compétents. Personne n'ignore qu'un Libraire de Province ne sait presque jamais faire vendre un bon Livre; tandis que les Libraires de la *Grand'Ville* ont presque toujours le talent heureux (ou plutôt malheureux!) de faire bien vendre même un pitoyable Ecrit.

Les deux éditions des *Nouveaux Eléments de la Science de l'Homme*, de Barthez, datent, la 1re de 1778 et la 2e de 1806. Celle-là n'a été épuisée que dans 28 *ans,* et celle-ci, après 37 *ans,* ne l'est point encore. Les *Eléments de Physiologie*, de Richerand, publiés pour la première fois en 1801, avaient déjà en 1833, c'est-à-dire dans l'espace de 32 *ans*, 10 *éditions*.... M. Peisse en conclurait-il par hasard que Barthez était un fort petit garçon auprès de Richerand....!!

Il est malheureux, sans contredit, qu'il n'existe pas un *véritable Traité de Médecine-Pratique où la Philosophie Médicale de Montpellier se trouve appliquée à tous les détails*

de la Pathologie et de la Thérapeutique spéciales.... : mais M. Peisse connaîtrait-il assez peu les Doctrines Médicales et l'Ecole Organicienne en particulier, pour oser se faire fort de nous montrer, à Paris ou ailleurs, n'importe, *un véritable Traité de Médecine-Pratique, où la saine Philosophie Médicale, fondée sur la connaissance de tous les faits anthropiques, serait appliquée aux mêmes objets?...* Il n'aura probablement pas besoin de long-temps réfléchir pour répondre négativement.

Au lieu de dire (plutôt que penser peut-être !) *qu'à Montpellier on en était resté à la Métaphysique et à la Logique de la Science*, attaché un peu moins à la *Littérature-Médicale* et un peu plus à la *Médecine-Pratique*, M. Peisse aurait senti que, si l'on fait peu à Montpellier, ce peu reste et pousse la Science en avant sur un point important. On ajoute sans cesse le peu que l'on fait aux grandes vérités scientifiques et pratiques que l'on possédait déjà, et dont il est notoire qu'on sait mieux qu'ailleurs faire l'inventaire exact. Que reste-t-il pour la Science des centaines de milliers de volumes que Broussais et la Doctrine dite *Physiologique* ont mis au jour, dans le cours de près de vingt années? — Quelques pages de l'*Histoire des Phlegmasies*, de ce Novateur peu heureux, et surtout sa *Dissertation Doctorale sur la Fièvre Hectique*, certainement le meilleur de ses Livres, par cela même qu'il est doctrinalement en opposition directe avec tous les autres !...

Quant aux écrits thérapeutiques de la défunte Doc-

trine, réunis tous ensemble, vaudraient-ils seulement les deux petits Mémoires de Barthez, sur la *Théorie des fluxions?*... Je le demande aux vrais Médecins Praticiens, qui savent par cœur ces deux excellentes productions, et qui en appliquent avec succès les inappréciables Principes aux trois quarts des cas de Médecine-Pratique qui se présentent à eux chaque jour.

Il est malheureux que les études en Médecine de notre Aristarque n'aient jamais été au-delà de la *Littérature-Médicale*, comme il en convient clairement lui-même (p. 57). Cet aveu plein de modestie mérite qu'on le loue et surtout qu'on en retienne soigneusement note : il rend parfaitement raison, en effet, de l'impossibilité où l'on est, le plus souvent, de s'entendre aussi bien qu'on le voudrait avec M. Peisse, quand il est question d'*Anatomie*, de *Physiologie*, de *Pathologie*, et de *Thérapeutique* pratiques.

Les Fondateurs de la *Revue Médicale*, qui furent de bons Elèves de M. Lordat, feront sans doute constamment honneur à leur Maître : ce Professeur est toujours fier, même aujourd'hui, d'avoir pu jadis leur enseigner quelque chose d'utile; mais ces Docteurs, dignes de toute considération, auraient-ils pensé d'abord qu'ils avaient su s'approprier toutes les idées de ce Maître; et devaient-ils se figurer que leur Instituteur d'alors ne ferait plus désormais aucune nouvelle acquisition intellectuelle?... On ne le croira certainement pas; nous en citerons comme une preuve

évidente l'aveu plein de candeur de l'un des plus remarquables d'entre eux :

M. Lordat, après avoir complimenté Miquel, en 1828, sur sa nomination d'Agrégé, à la suite du Concours, crut devoir encore lui dire ce qu'il pensait de flatteur sur ses *Lettres à un Médecin de Province*, en lui témoignant, en bons termes, la reconnaissance que l'Ecole de Montpellier lui devait à cet égard; voici ce que lui répondit le nouvel Agrégé : « J'ai rendu quelques services à la Science » en combattant les erreurs; mais je n'avais pas assez de » vérités pour les mettre à leur place. *Je me décide donc* » *à recommencer mes études en Médecine.* » C'est ainsi que s'exprimait, en 1828, un des Fondateurs de la *Revue Médicale*, dans les conversations desquels, vers 1820, M. Peisse avait puisé, généralement et exclusivement peut-être, ses idées médicales, et plus particulièrement celles de ces idées qui se rapportaient à la Doctrine de Montpellier.

Mais puisque M. Peisse connaît si bien le fort et le faible de tout ce qui existe en Physiologie, en Pathologie et en Thérapeutique; puisqu'il a une si juste idée des *Desiderata* de son *Alma Mater* (car il nous le dit lui-même, *il est, spirituellement un enfant de Montpellier*) (1), que ne compose-t-il lui, et lui tout seul, une *Physiologie*, une *Pathologie* et une *Thérapeutique Générales et Spéciales*... Si c'était

(1) Art. cit., p. 58.

pour ce motif qu'il a arrêté la presse, commençant à imprimer son *Histoire de la Philosophie Française*, en 1832, nous ne pourrions que grandement l'en louer, à une époque où tant d'esprits s'occupent de Philosophie, en dehors du Corps Médical.

Il remplirait une vaste lacune, qui est une vaste lacune partout; il rendrait un immense service; il rencontrerait certainement toujours l'occasion de donner des preuves d'un mérite des plus éminents, et il trouverait probablement alors ces trois ouvrages dignes en tout point de son approbation. Il faudrait, à la vérité, que M. Peisse commençât enfin des études médicales sérieuses; qu'il prît des inscriptions; qu'il se livrât à l'Anatomie pratique; qu'il suivît les divers Cours d'une Faculté de Médecine; qu'il subît des Examens; qu'il suivît les Cliniques Externe et Interne; qu'il composât enfin une Thèse qu'il soutiendrait pour prendre le titre de Docteur....

Nous ne doutons nullement qu'avec l'esprit et les connaissances qu'il possède, et surtout avec la grande aptitude dont il est doué pour les Sciences, il ne réussît parfaitement dans son entreprise : il serait certainement du nombre de ceux à qui, en pareille position, il serait permis de prendre hardiment pour devise : « *Ce qu'on veut on le peut*..... » Mais le voudra-t-il?.... Voilà la question : or, nous connaissons bien des gens qui osent se permettre d'en douter.

M. Peisse nous dit lui-même (p. 57) « qu'il n'est pas

» besoin qu'il se déplace » pour connaître NOTRE ECOLE : rien ne l'y oblige sans doute, et il fait bien de rester chez lui, dans son cabinet même, si c'est là son goût. Malheureusement il semblerait n'en être pas plus sorti pour suivre les dissections, les Cours de Médecine, et surtout les Cliniques de la Capitale, que pour voir de près Montpellier. Il s'ensuit que ses études en Médecine ont été faites, un peu comme le voyage de M. DE MAISTRE, *autour de sa chambre.* Il devait donc naturellement en subir les conséquences. Suivant cette marche, il eût fallu, pour ne point rester trop étranger aux Cliniques, par exemple, *qu'il eût successivement essuyé toutes les maladies internes* et *subi toutes les opérations chirurgicales possibles....* : nous lui sommes trop attaché pour ne devoir pas le féliciter de ce que ces abondantes sources d'instruction ne lui aient point été ouvertes.

Nous aurions plus volontiers et plus souvent fermé les yeux, sur une intention presque continuellement peu bienveillante, si les citations des passages que critique M. PEISSE étaient exactes; s'il n'en avait pas adultéré le texte original, afin de rendre plus acérés, et même quelque peu venimeux, les traits que cette intention lui fournissait. Mais on va voir que, de temps en temps, sa Religion Littéraire se laisse surprendre, et que sa *Littérature-Médicale* est parfois elle-même aussi sujette à caution que ses connaissances en *Médecine-Pratique.*

On croirait, d'après ce que dit M. PEISSE (p. 57), que

« M. Lordat aurait raconté *quelque part*... qu'ayant de-
» mandé à Barthez pourquoi il ne composait pas un *Traité*
» *complet de Médecine*, Barthez en lui montrant son Traité
» des maladies goutteuses aurait répondu : *Voilà* ma Phy-
» siologie, *ma Pathologie, ma Thérapeutique et* toute ma
» Médecine !... » Eh bien! rien n'est plus inexact que cela : M. Peisse semble s'être complu à falsifier le vrai texte, au point de l'en rendre ridicule, afin d'être plus sûr de se procurer une apparence de raison, par ce petit manége assez peu digne d'un Philosophe.

Voici le texte *vrai* de l'*Exposition de la Doctrine Médicale de* Barthez, par M. Lordat (1) : après avoir dit que Barthez avait vu dans les *Maladies Goutteuses* « un sujet
» qui lui donnait occasion de rappeler les *principaux Dog-*
» *mes* de la Science et tous les préceptes de l'art » (p. 389), M. Lordat ajoute : « ... Comme je sollicitais Barthez de
» travailler à une *Thérapeutique Générale*, il me répondit
» en montrant son Traité des Maladies Goutteuses : *voilà*
» *ma Pathologie et ma Thérapeutique.* » (p. 390.)

Ainsi qu'on le voit, il ne s'agissait nullement d'un Traité complet de Médecine, comme le dit fort mal-à-propos M. Peisse, mais seulement des principaux Dogmes de *sa Pathologie* et de *sa Thérapeutique* ; ainsi qu'on le voit encore, Barthez n'a pas dit : « voilà ma Physiologie, *ma*
» *Pathologie, ma Thérapeutique* et toute ma Médecine »,

(1) Paris 1818, in-8°.

comme le lui fait dire un peu perfidement peut-être M. Peisse, puisqu'il ne dit que : « *voilà ma Pathologie et ma Thérapeutique* » : ce qui est fort différent.

S'il eût été Médecin, M. Peisse aurait-il eu la bizarre idée de présenter Barthez comme ayant prétendu mettre *sa Physiologie... et toute sa Médecine* dans une *Monographie Médicale;* et M. Lordat comme ayant eu la bonhomie de les y trouver...? Certainement non.

Mais pourquoi falsifier ainsi un texte? Pourquoi ridiculiser une citation? Pourquoi tâcher de présenter ici Barthez comme un sot ?... Tout ceci est du *Feuilletonisme* : il fallait, à tout prix, avoir l'apparence de la raison... !

Quant au *Traité des Maladies Goutteuses*, il contient les généralités fondamentales de la Science des Maladies et de leur Traitement, bien autrement développées que ne sont, comme on le dit (p. 57), « *le poulet dans l'œuf et le chêne dans le gland.* » On aurait tort de se laisser éblouir par ce trait d'esprit, sorte de bouquet de feu d'artifice qu'avait adroitement préparé et amené la falsification des paroles de Barthez et du texte du Professeur Lordat. Nous ne craignons pas de dire hardiment une chose : c'est que celui qui, *même à l'œil nu,* ne verra pas, sous ce titre, un véritable Traité de *Pathologie et de Thérapeutique Générales, n'est nullement et ne sera jamais le moins du monde Médecin.*

Dans la *Préface* de cet excellent Livre, se trouve, en effet, parfaitement désigné, quoique d'une manière très-

concise, l'*esprit* de *toutes les Méthodes Thérapeutiques*; et le Traité lui-même est une sorte de *patron*, de *type*, par rapport aux *Affections* (*Etats morbides généraux* ou *Diathèses*), fournissant à l'Auteur l'occasion de faire connaître, en les appliquant à *la Goutte*, *tous les Principes fondamentaux de Pathologie et de Thérapeutique relatifs à toutes les autres Affections connues.*

Nous ne saurions d'ailleurs regarder la Presse comme étant toujours *une des mesures les plus sûres pour apprécier le degré relatif du développement d'une branche de la Littérature ou de la Science.* On ne nierait certainement pas qu'une mince brochure, composée d'arguments irrésistibles en faveur d'une juste réforme, ne dût pas être infiniment plus précieuse que cent mille volumes qui n'auraient pour but que la continuation de l'erreur.

Nous savons que Paris a beaucoup de *Journaux* prônant sans cesse ses avantages, ses prérogatives, sa prospérité et l'excellence de ses productions; nous n'ignorons pas que le *Journalisme* est d'un grand poids dans la balance qui pèse les réputations de tout genre; mais nous savons aussi quel est le tort que font à la vraie Science les coteries complaisantes et ces minorités audacieuses, qui, dans les co-rédactions d'écrits périodiques les plus recommandables, représentent toujours cette partie du Public de nos parterres de théâtre, que l'on nomme *les Chevaliers du lustre.*

Si M. Peisse préfère les révolutions scientifiques,

bruyantes, remettant à chaque instant tout en question, à la marche calme, conservatrice de ce qu'il y a de bon dans les siècles passés, et tendant toujours, quoique lentement, vers le but normal : nous l'en félicitons ; mais notre goût n'est pas le même.

Quant aux bons produits modernes de l'Ecole de Montpellier, *sous une forme quelconque*, dont M. Peisse nous demande la désignation, l'énumération complète en serait trop longue pour pouvoir être faite en ce lieu. Nous nous contenterons d'en signaler quelques échantillons de diverses classes.

L'*Anatomie* est ici, quoi qu'on en dise, convenablement étudiée et bien connue, dans ses limites médicales, malgré que l'on n'y distingue peut-être pas assez bien encore les globules du sang de porc d'avec les globules du sang humain, pour faire dépendre de cette distinction à l'aide du microscope, la vie ou la mort d'un prévenu, dans une affaire de *Médecine Légale*.

Les investigations auxquelles on se livre dans les amphithéâtres soit privés, soit publics, et surtout le nombre et la qualité des préparations dont s'enrichit annuellement notre *Conservatoire*, attestent suffisamment que l'Anatomie est aussi bien connue, et proportionnellement aussi bien cultivée à Montpellier qu'à Paris.

Des pièces d'Anatomie-Pathologique, d'un haut intérêt, que M. le Professeur Dubrueil a bien voulu nous faire connaître, un de ces jours, et qu'il destine à l'accroisse-

ment de la belle collection de ce genre qu'on possède déjà, ne manqueront certainement pas d'en accroître considérablement la valeur.

On sait sans doute à Montpellier que l'Anatomie est utile, indispensable même, au Médecin; mais on sait aussi, qu'en Médecine, on fait bien de réserver la majeure partie de son temps pour apprendre autre chose que de l'Anatomie. *L'Histoire de la Médecine* (que malheureusement on n'enseigne nulle part en France!) nous apprend, en effet, que presque jamais les plus grands Anatomistes, de tous les temps, n'ont été les meilleurs Médecins Praticiens de leur époque.

En *Physiologie*, grâce à M. le Professeur Lordat, la distinction de la Cause Vitale d'avec la Cause Morale et Intellectuelle est plus nettement établie qu'on ne l'avait fait jusque-là ; et les relations de ces deux causes, ou entre elles, ou avec l'Agrégat Matériel (ce qu'on désigne si mal ailleurs par l'expression : *Rapport du physique et du moral*), étudiées sous leur véritable point de vue, ont dévoilé pour ainsi dire un monde scientifique nouveau, suffisant pour faire voir combien est étroit, presque partout ailleurs, le domaine de la Science de l'Homme.

La vitalité des humeurs et du sang, en particulier, a été toujours généralement admise à Montpellier; l'expression *chair coulante*, de Bordeu, n'est ignorée de personne ; et l'on sait bien que cette vérité n'a été reconnue que depuis peu à Paris, où on l'avait si long-temps re-

gardée comme ridicule, ainsi que l'Humorisme dont elle découlait, et *que l'on adopte cependant aujourd'hui !*

Quelles seraient les théories du *Sommeil*, de l'*Extase*, du *Somnambulisme Spontané* ou *Provoqué*, des *Monomanies homicide*, *incendiaire*, etc., que l'on oserait préférer aux théories physiologiques si lumineuses du Professeur Lordat, fondées sur la *Doctrina fœderis* de Bacon ?

Où a-t-on su mieux apprécier qu'à Montpellier, par l'Anatomie Pathologique, dans le service des Professeurs Broussonnet et Caizergues, ainsi que dans les dissections minutieuses et si multipliées des Professeurs Dubrueil et Rech (1), le véritable rôle que jouaient certaines lésions anatomiques inconstantes dans la pathogénie du *Choléra-Morbus Indien* et de la *Fièvre Typhoïde*.

Les Monographies pathologiques et les Mémoires sur les points importants de la Pathologie Interne, s'ils ne sont pas nombreux, ne craignent pas du moins qu'on les mette en parallèle avec ceux qu'on publie ailleurs.

La comparaison des idées de Paris et de Montpellier sur la *Suffocation*, l'*Asphyxie*, la *Périodicité* et *toutes les Maladies Nerveuses*, n'a rien, on le sait bien, qui doive nous effrayer.

Le *Traité des Maladies réputées Chirurgicales*, de Delpech, était certainement aussi bon, pour le moins,

---

(1) Voyez : *Rapport sur le Choléra-Morbus Asiatique, etc.* Montpellier 1836, in-8°, pp. de 139-168.

que les Traités Généraux que l'on publiait ailleurs à la même époque. Personne n'ignore que DELPECH a contribué pour beaucoup à la publication du *Traité des Maladies Chirurgicales*, etc., de BOYER. Ses autres écrits sur l'*Orthomorphie*, sur la *Clinique Chirurgicale de Montpellier*, etc. etc., font honneur à NOTRE ECOLE. Par ses idées médicales, DELPECH était certainement de beaucoup supérieur à DUPUYTREN.

On peut voir par les Ecrits et les résultats d'opérations de DELPECH et de M. le Professeur SERRE, qu'on était déjà parfaitement fixé sur les avantages de la *Réunion Immédiate*, à Montpellier, alors que des Docteurs ou Professeurs d'un mérite chirurgical incontestable étaient encore dans la plus grande incertitude sur ce point, à Paris (1). Il y a long-temps que la Chirurgie de Montpellier n'envie à celle de Paris que le théâtre plus grand sur lequel cette dernière s'exerce.

L'heureuse idée d'opérer les restaurations par le *déplacement du lambeau*, qui sert de base à la *Méthode Française*, si bien exposée dans le bel ouvrage de M. le Professeur SERRE, appartient, comme on le sait, non pas à M. ROUX, de Paris, mais à M. ROUX, de Saint-Maximin du Var, Elève et Docteur de Montpellier.

Combien de réclamations n'aurions-nous pas à faire, si,

---

(1) Voy. *Traité de la Réunion Immédiate* etc., par M. SERRE, de Montpellier. Paris 1830 in-8°, p. 29, 31, 33, 34, etc.

voulant entrer dans des détails, nous comparions les idées de Paris et de Montpellier sur la *Régénération des Parties Molles* (1) *et des Os;* sur les *Fausses Articulations*, l'*Ankylose Vraie* et la *Diathèse Osseuse;* sur la *Gangrène*, la *cause de l'Etranglement des Hernies*, la *Nécrose*, etc. etc.!

En *Tocologie*, M. le Professeur Delmas a fait, il y a déjà long-temps, des observations neuves des plus importantes sur certains mouvements propres de l'utérus, dont peut-être ailleurs on ne soupçonne pas l'existence, même aujourd'hui.

Est-ce à Paris ou à Montpellier que l'on a su le mieux résister à l'envahissement de la Thérapeutique par l'eau de gomme, les sangsues, les purgatifs drastiques rapprochés et la fameuse *formule des saignées coup sur coup*, du *Chef de la Médecine Exacte?* Il nous suffit d'en appeler ici à la Préface, si remarquable sous ce point de vue, de l'ouvrage de M. Castel, Membre de l'Académie Royale de Médecine, ayant pour titre : *Les bases physiologiques de la Médecine*, 1re *partie; Paris* 1842, *in*-8° (2).

---

(1) De belles expériences sur la Régénération des Nerfs, suggérées par un de mes écrits à M. Vergès, Prosecteur de la Faculté de Médecine de Montpellier, ont invinciblement prouvé à l'*Académie Royale de Médecine de Paris*, combien était grave l'erreur dans laquelle elle avait été induite par le Rapport de M. Cruveilhier sur ce point important de la Science.

(2) On y lit (p. 2) que, d'entre les Broussistes contemporains, « les uns continuent de suivre la *route ténébreuse dans laquelle* » *ils sont entrés;* les autres ont courageusement *recommencé leur* » *éducation*, et, *à mesure qu'ils acquièrent une instruction solide*,

Le véritable esprit des Méthodes Thérapeutiques n'est nulle part aussi justement apprécié qu'à Montpellier; ailleurs il arrive même souvent qu'on distingue assez peu les Méthodes les plus différentes (1). Les quelques pages sur les Méthodes Thérapeutiques (2), et les excellents *Mémoires sur le Traitement Méthodique des Fluxions* de Barthez, sont ici presque généralement sus par cœur; tandis que, loin de Montpellier, on les oublie, si on les a jamais lus, au point de ne voir dans toute Fluxion qu'une *Hypérémie!* La Méthode Iatraleptique; le parti que l'on a su tirer des préparations d'or et d'argent; la juste confiance que l'on a continué d'avoir dans l'efficacité du mercure, considéré comme anti-syphilitique par excellence, alors que, loin de chez nous, on s'insurgeait si formellement contre sa spécificité; le grand nombre de bonnes formules, sanctionnées par des pratiques heureuses, dont nos *Formulaires* locaux s'enrichissent tous les jours, etc., etc., attesteraient, au besoin, qu'à Mont-

---

» ils s'*affranchissent* avec un louable empressement *des préjugés* » *qu'ils avaient embrassés avec une sorte de fanatisme....* » etc.

(1) Dans la *Préface* citée, M. Castel, après avoir parlé « de la »grande incertitude de la Séméïotique, des Méthodes précaires, »..... de la fausse interprétation des symptômes, et surtout des »faits recueillis par l'autopsie cadavérique....» *dans la Médecine de Paris*, ajoute: « Il serait difficile de trouver dans l'Histoire de »la Médecine une période *plus stérile en principes*, *plus féconde* »*en témérité.* » (p. 3.)

(2) Voy.: Préface du *Traité des Maladies Goutteuses*, T. I, p. VIII et suiv.

pellier le vrai progrès, en Thérapeutique, sait descendre des généralités les plus élevées jusque dans les plus petits détails. On y veut seulement que l'adoption ou le rejet des pratiques nouvelles ne se fasse que dans l'intérêt de la Science, avec franchise et sans arrière-pensée.

Des Hommes courageux n'ont pas craint d'aborder jusqu'à l'étude du *Magnétisme-Animal*, malgré l'atmosphère méphitique ambiante, qu'ont tâché de faire à cette matière la vanité, l'intérêt personnel, la cupidité, ou une ignorance bien conditionnée; et ces mêmes Hommes ont trouvé la récompense de leurs bonnes intentions et de leur amour pour la Science, précisément dans l'augmentation de la considération dont ils jouissaient déjà (1), tandis qu'ils voyaient, de temps en temps, près d'eux ou loin d'eux, des Confrères qui se déconsidéraient complétement dans la pratique de la Chirurgie ou de la Médecine ordinaires.

---

(1) Un jeune Avocat, nous dit-on, craindrait sérieusement que le *Magnétisme-Animal* ne procurât quelque fâcheuse atteinte à notre considération personnelle....! Cette sollicitude ayant le double mérite de la tendresse et de la spontanéité, a dû nécessairement nous émouvoir.... Mais que notre DÉMOSTHÈNES futur se rassure : qu'il apporte dans l'étude des lois, de l'éloquence et des mouvements oratoires, le zèle, l'amour de la vérité *avant tout*, et le courage qui nous ont constamment dirigé dans nos recherches scientifiques soutenues, et nous osons lui garantir ici : que sa propre considération n'en sera pas diminuée; que ses plaidoyers n'en seront pas plus mauvais, et que ses clients n'en seront *pas plus malheureux*.

En supposant qu'on ne soit pas encore parvenu à systématiser d'une manière satisfaisante l'*Ensemble* de nos connaissances en *Médecine-Légale*, on ne peut disconvenir du moins que les plus grands efforts, vers ce but, n'aient été faits à Montpellier (1). Aurait-on la prétention de connaître mieux ailleurs que chez nous, les effets du *Traumatisme* conçu comme il faut le concevoir? Loin de chez nous aurait-on mieux défini l'*Empoisonnement* considéré sous le rapport médical, que ne l'ont fait le Professeur Lordat et feu J. Anglada? Aurait-on de meilleures idées sur la *Viabilité*, sur la *Combustion Humaine Spontanée*, et sur l'*Asphyxie* ou *Mort Apparente*, si mal classée et si vicieusement confondue, à Paris surtout, avec ce qu'on appelle, assez peu congrûment, *les Suffocations!* et sur tant d'autres sujets de la plus haute importance, qu'il serait trop long d'énumérer ici?

On possède sans doute ailleurs des *Traités de Toxicologie Générale* plus étendus que celui de J. Anglada; mais en connaît-on qui contiennent de meilleurs principes et plus de vraie Philosophie Médicale?

En *Chimie*, n'aurions-nous pas des découvertes impor-

---

(1) Voy.: Murat, *Tableau synoptique d'une* Nosologie Légale *fondée sur le Code Social.* Paris 1803, in-8°.; Kühnholtz, *Coup-d'œil sur l'Ensemble systématique de la Médecine-Judiciaire considérée dans ses rapports avec la Médecine-Politique.* Montpellier, 1834, in-8°; Trinquier, *Système complet de Médecine-Légale, etc.* Montp., 1er et 2e fascic. in-4°.

tantes à mettre en avant, à moins que nous n'eussions complétement oublié l'Histoire des *Analyses chimiques des Eaux Sulfureuses des Pyrénées; des Eaux Mères de nos salins*, etc.? Le nom d'ANGLADA est aussi immuablement attaché à la découverte de la *Glairine* et à la Théorie de la formation des Eaux Sulfureuses (1), que celui de M. BALARD l'est à celle du *Brôme*.

Malgré les travaux des Iatro-Chimistes de l'époque, étrangers ou nationaux, n'importe, les *Médecins-Praticiens* pensent encore à Montpellier, ainsi que le faisait le célèbre DAVY lui-même, que les théories chimiques des *Phénomènes Vitaux* ne sont nullement satisfaisantes.

En *Botanique*, quelqu'un pourrait-il ignorer les services rendus par les BROUSSONNET, les GOUAN, les DE CANDOLLE (2),

---

(1) Malgré l'opposition que lui ont faite des Chimistes distingués, la Théorie de *l'état de combinaison du soufre dans les Eaux Minérales des Pyrénées*, du Professeur ANGLADA, établissant, en 1827, que « *le soufre, principe minéralisateur des Eaux Minérales* »*des Pyrénées s'y trouve à l'état d'hydrosulfate de soude ou sulfure* »*de sodium* », renforcée plus tard par les observations de MM. LONGCHAMP et ORFILA, n'a nullement été infirmée jusqu'à ce jour.

C'est vainement que M. FONTAN a voulu la contester en 1838; MM. BOULLAY et HENRY viennent de reconnaître tout récemment: «que la Théorie judicieusement établie par le Professeur ANGLADA »doit rester dans la Science comme *un fait avéré*, comme *une* »*explication satisfaisante, pour servir de guide aux Praticiens* (*). »

(2) Voy.: Cuvier (G.), *Mém. de l'Instit.*, 2e sem. de 1807, in-4°: *Eloge historique de* M. BROUSSONNET, p. 93; et DE CANDOLLE, *Séance Publique de l'Ecole de Méd. de Montp.*, 4 *janv.* 1809 : *Eloge*

(*) L'EXPÉRIENCE, 7me Année, N° 307, 18 Mai 1843, p. 320.

et des Elèves si distingués de ce dernier Savant, parmi lesquels un article des plus flatteurs du testament de De Candolle eût mis au premier rang M. Dunal, s'il n'y avait pas été placé, depuis long-temps, par ses belles et savantes *Monographies* sur les *Solanum* et les *Anonacées*.

Les noms de presque tous ces savants Botanistes auxquels nous ne balançons pas à joindre celui du Professeur Delile, seront aussi impérissables que le souvenir des Genres nouveaux, et du monumental *Voyage d'Egypte*, auxquels la Science elle-même a voulu les attacher.

Nous aurions bien plus à dire, si nous avions pu nous décider à parler librement de nos autres Professeurs vivants, en nous dégageant de la crainte de blesser leur modestie. Nous osons espérer néanmoins qu'ils sauront eux-mêmes convenablement interpréter notre silence, dans cette occasion.

Quant aux *deux points saillants caractérisant la Médecine de notre époque* et dont on parle tant: *l'Anatomie-Pathologique* et le *Diagnostic-Anatomique*..... que n'y aurait-il pas à dire! que de mécomptes n'aurions-nous pas à énumérer!

Tous ces beaux portraits soigneusement dessinés et coloriés, de tant d'altérations morbides de nos divers tissus, qui nous viennent de la Capitale, nous ont-ils

---

historique de M. Aug. Broussonnet, in-4°. Voyez aussi : Roubieu, *Eloge de* M. A. Gouan, in-8° ; et F. Dunal, *Eloge historique de* A.-P. De Candolle. Montpellier 1842, in-4. portr.

appris quelque chose de plus sur les *Affections* ou les *Diathèses* dont ces altérations dépendent?

La connaissance du siége et de l'étendue d'une caverne pulmonique nous désigne-t-elle bien le remède qui peut la cicatriser?

Est-il prouvé que les deux axes visuels des strabiques, opérés par la *Myotomie*, se rencontrent sur l'objet regardé, ce qui devrait être pour que la guérison fût parfaite? Et est-il bien démontré que les bègues ont quelque muscle trop court, dont le tendon doit être coupé, alors que les bègues ne bégaient point quand ils chantent?

Nous ne nous demandons pas si le bègue, dont, un beau jour, on a porté la langue dans une boîte à l'Académie Royale de Médecine, bégayait encore: nous reconnaissons qu'il ne bégayait plus....; nous voudrions seulement savoir si, à l'époque et dans le pays où l'on diagnostique avec tant de bonheur, selon M. Peisse (1), l'on avait bien fait de couper, à ce pauvre diable, des tendons ou des muscles qui n'y pouvaient mais...!

La fécondité de Systèmes parfois si funestes (2)! dont

---

(1) Dans sa bonne Préface déjà citée, M. Castel, de l'Académie Royale de Médecine, est d'un sentiment diamétralement opposé. « Les *Erreurs Modernes*, dit-il (p. 4), ont obtenu sur les vieux pré»jugés le privilége d'être *classées parmi les découvertes.* »

(2) « Il est pénible d'être forcé d'avouer, dit encore M. Castel »(Préface citée, p. 16), que *le Système qui a rempli la France de* »*funérailles*, qui surtout *a moissonné une partie de l'élite de la* »*Nation, avait été proscrit par les malades et par la famille des* »*malades, avant qu'il fût abandonné par les Médecins.* »

on se targue tant ailleurs, n'est qu'un caractère d'instabilité : ces nombreux Systèmes sont, par rapport à la vraie Médecine, ce que sont les convulsions par rapport à la *Force de Situation Fixe...*: mais voilà encore une idée fondamentale de la Doctrine médicale de Montpellier, qu'on ne comprendrait pas mieux ailleurs que tant d'autres qui reconnaissent la même Patrie !

On est cependant, nous dit-on (p. 58) *spirituellement, un Enfant de Montpellier....!* Serait-il bien impossible que l'on eût même *corporellement* quelque petit reproche à se faire à cet égard....? C'est ce qu'on verra en traitant la question des *Dogmes*.

III.

Le sens du mot *Dogme*, à Montpellier, ne différerait en rien de celui qu'on lui donnerait ailleurs, si l'on s'y piquait un peu plus de pureté et de correction dans le langage, surtout Médical. *Dogme* signifie en effet, ici, comme le veut le Dictionnaire de l'Académie Française : « *Point de Doctrine, proposition ou principe établi, ou re-* » *gardé comme une vérité incontestable.* »

De savants Médecins ont adopté cette définition, même loin de Montpellier, puisque M. Castel, Membre Titulaire de l'Académie Royale de Médecine de Paris, donne le même sens à ce mot, dans la *Préface* très-remarquable du Livre tout récent, où il peint et stigmatise si vigou-

reusement l'instabilité et la versatilité de la Médecine prétentieuse, inquiète et jalouse du pays qu'il habite.

M. Peisse, qui se dit *spirituellement un enfant de Montpellier* (1), oublie que la distinction fondamentale des phénomènes anthropiques en : *Physico-chimiques*, *Vitaux, et Moraux et Intellectuels*, constitue le cachet de notre Doctrine. En refusant d'adopter ce qu'il appelle notre *Vitalisme*, il tombe dans l'*Animisme* d'Alexandre d'Aphrodisée, de *Claude* Perrault et de Stahl, dont personne ne veut plus ici depuis Barthez surtout; et, par le fait, il abjure et renie, au moins implicitement, ce qu'il dit être néanmoins d'une manière très-explicite, soit *sa doctrine*, soit *sa patrie spirituelle*.

Rigoureusement nous aurions pu réfuter M. Peisse, sur ce point, en lui disant : « Lisez, ou relisez, l'écrit de » M. Lordat ayant pour titre : *De la perpétuité de la Mé-* » *decine ou de l'identité des* Principes Fondamentaux de cette » Science, *depuis son établissement jusqu'à présent* (2). »

Comment rédige-t-il son acte d'accusation? Comment formule-t-il ses griefs *lèse-Paris?* — Le voici :

« 1° Le Vitalisme (de Montpellier) est *sujet* à des *diffi-* » *cultés théoriques*;

» 2° Il s'oppose à la recherche des *conditions matérielles* » des phénomènes physiologiques.... »

---

(1) Art. cit., p. 58.

(2) Paris et Montp. 1837; in-8° de 328 pages.

Mais ce sont là, franchement, des *arguties*, plutôt que des *objections, faites d'un ton sérieux!*

1° Nous qui avons trouvé au Broussaisisme le grand avantage, en polémique, d'être si facile à comprendre, qu'il en favorisait l'ignorance et la paresse, nous conviendrons, tant qu'on voudra, que la Médecine de Montpellier est *très-difficile*, théoriquement parlant. Mais voudrait-on que la difficulté dût exclure ici l'*existence réelle*, la *vérité...?*

Il en est, de ces difficultés, comme de toutes les difficultés qui existent : certains esprits en triomphent; d'autres ne peuvent (1) ou ne veulent pas les aborder ; d'autres encore, malheureusement bien plus nombreux, ne les entrevoient même pas assez distinctement pour s'en faire une juste idée. Un tant soit peu de réflexion empêcherait cependant toujours qu'on ne confondît l'*impossibilité absolue* avec la simple *difficulté* (2)!

---

(1) Dans la curieuse *Préface* de son *Précis élémentaire de Physiologie*, 2e édit., Paris 1825, in-8° (T. I, p. viij), M. Magendie signale «... certains mots *inintelligibles*, tels que la Force ou le Principe Vital. » M. Magendie n'a voulu probablement parler que de lui dans cette occasion. S'il en était autrement, on lui conseillerait de relire la réflexion de J.-J. Rousseau sur l'Académicien du Roi de Prusse, M. Formey (*).

(2) Voy. : dans l'*Ebauche du Plan d'un Traité Complet de Physiologie Humaine*, par le Professeur Lordat, p. 14 : « Difficulté de » comprendre notre manière d'étudier le *Dynamisme Humain*, » l'*opération mentale de rigueur pour cela n'étant pas commune.* »

(*) OEuvres complètes. Genèv., 1782 in-8° (*Emile* L. I, p. 6; note.)

La considération d'un seul fait nous semblerait devoir suffire pour que l'on distinguât bien, une fois pour toutes, la *Cause de la Vie* d'avec la *Cause des Phénomènes Moraux et Intellectuels.*

Pour que la *Puissance Vitale* et la *Puissance Morale* ne fussent qu'une première subdivision d'un seul et même *Principe*, il faudrait, ce nous semble, qu'à toutes les époques de la vie, le développement des *Facultés Vitales* et celui des *Facultés Morales et Intellectuelles* fussent rigoureusement *proportionnels*, c'est-à-dire qu'ils se présentassent constamment l'un et l'autre au même niveau.

Or, on connaît l'Histoire des *Enfants Célèbres;* celle des *Gladiateurs* de jadis et des *Porte-Faix* ou *Forts-de-Halle* d'aujourd'hui; celle des Gens de Cabinet, des Hommes de Lettres, méritant ce titre, et des Savants qui s'occupent de Sciences, toute leur vie.

Les Enfants Célèbres, vrais crétins *sous le Rapport Vital*, s'affaiblissent, se détériorent rapidement et meurent jeunes, précisément à l'époque où leur Intelligence atteint l'apogée du développement prodigieux dont elle était susceptible.

Chez les Gladiateurs et chez nos Forts-de-Halle, l'Intelligence, on le sait, fut toujours en raison inverse du développement du Corps, des Fonctions Vitales et des Forces Physiques.

M. Peisse sait bien, qu'en temps de guerre, des Gens de Lettres, tels que lui et tant d'autres, seraient d'assez

pauvres défenseurs de la Patrie : au lieu de mourir en présence de l'Ennemi, les armes à la main et vendant chèrement leur vie, ils ne peupleraient très-probablement que les dépôts, les hôpitaux et les ambulances.

L'on sait enfin, généralement, que chez les hommes qui ont consacré toute leur vie à la culture des Sciences, le domaine intellectuel s'accroît d'autant plus que le domaine vital se détériore davantage.

C'est là ce qui a déterminé M. le Professeur Lordat à comparer, d'une manière aussi vraie qu'ingénieuse, la *Cause Vitale* à un fuseau, dont la forme se renfle d'abord pour diminuer ensuite, en s'amincissant de plus en plus jusqu'à ce que sa pointe se casse, quand on cesse de vivre; tandis que la *Cause Morale et Intellectuelle* lui a toujours paru ressembler, au contraire, à une paraboloïde, ayant sa partie étroite en bas, et dont la base, située en haut, va s'élargissant de plus en plus, jusqu'au moment où la mort arrive.

Quant au *Vitalisme*, quoi qu'on en dise, il n'y en a qu'*un*. Il suffit de n'être ni *Animiste*, ni *Iatro-Mécanicien*, pour être forcément *Vitaliste*. Seulement, comme l'a prouvé M. Lordat dans les deux Leçons fort remarquables que nous avons nous-même publiées (1), on est *Vi-*

---

(1) Voy. : Deux Leçons de Physiologie faites, en 1832, à la Faculté de Médecine de Montpellier, par M. Lordat, rédigées, d'après ses notes manuelles, par H. Kühnholtz. Montp., 1833, in-8°.

taliste : 1° à son corps défendant ; 2° sans le savoir ; 3° incomplet: 4° avancé pur ; 5° superstitieux. S'il est *Vitaliste* après avoir lu cet écrit, ainsi que nous le désirons, M. Peisse se classera lui-même.

Quant au *prétendu Vitalisme* de Bichat, dans lequel on voit, non pas des *Facultés*, mais bien de simples *Propriétés Vitales, dépendantes des qualités de la Matière,....* qu'est-ce que c'est que ce *Vitalisme...!*

Du reste, nous ne saurions nullement nous accorder avec M. Peisse, à l'endroit du *Vitalisme* considéré, soit *historiquement*, soit *philosophiquement*, puisque, selon nous, c'est précisément le *Stahlianisme* qui est un *Enfant Naturel du Vitalisme Moderne*, c'est-à-dire, quand on le conçoit bien, du *Vitalisme Hippocratique.*

C'est vainement que stahlianisant les Idées Médicales, on fond, de prime-abord, la *Cause Morale et Intellectuelle* avec la *Cause Vitale*, pour nier plus facilement ensuite l'existence de celle-ci. Il faudrait, pour que ce stratagème atteignit son but, qu'il fût bien prouvé que, dans l'état normal, nous avons conscience de nos actes vitaux les plus intimes, tels que la Digestion, la Nutrition de nos tissus mous ou durs, les Sécrétions, etc. etc..... Il faudrait que, dans le même état normal, il fût démontré que la *Conscience de ses actes* n'est plus le *caractère distinctif* du *Principe Moral et Intellectuel* : or, M. Peisse et bien d'autres ont été jusqu'à ce jour dans l'impuissance la plus parfaite eu égard à cette démonstration.

Nous ne pouvons donc qu'approuver la justesse d'esprit de M. Peisse, qui lui fait dire (p. 89) : « Je suis allé » déjà bien plus loin que je ne voulais dans la Discussion » du Vitalisme Barthezien, et je *sais* pourtant que ma *ré-* » *ponse est loin d'être complétement satisfaisante* ;.... etc. » : il a parfaitement raison.

2° Le second *inconvénient*, savoir : « que le *Vitalisme* » s'oppose à la recherche des conditions matérielles des » *Phénomènes Physiologiques et Pathologiques*, »..... consiste en une assertion qui n'a pas la moindre exactitude : on va le voir.

Encore ici, comme il l'a fait ailleurs, quand les faits le pressent, M. Peisse adoucit la vivacité de son attaque, par des concessions inattendues, des correctifs adoucissants ou calmants, effets d'un stratagème de dialectique pour lequel il doit avoir un goût natif. Malgré ses manifestes terribles, faisant craindre les irruptions les plus meurtrières, « Je n'ai entendu, dit-il bénignement (p. 89), » en ceci, comme à l'égard de la *Métaphysique*, signaler » qu'*une Tendance Habituelle*, et *non un Résultat Néces-* » *saire*. » Tout se réduit, ainsi qu'on le voit, presqu'à une *intention* que l'*on soupçonne...!*

M. Peisse a raison de penser, qu'à Montpellier on étudie et l'on connaît mieux le *Dynamisme Humain*, et surtout la *Cause Vitale*, que partout ailleurs ; mais il a tort de dire que l'on y néglige l'*Anatomie*, ou la *Partie Mécani-*

que et *Instrumentale* de la Science ; partie la plus facile à acquérir, même pour les intelligences les plus vulgaires.

Barthez possédait si bien toutes les connaissances relatives à cette *Instrumentation*, que sa *Nouvelle Mécanique des Mouvements de l'Homme et des Animaux*, *Carcassonne, an* vi, in-4°, a été et est encore un Chef-d'OEuvre, dont aucun Traité publié depuis, sur cette matière, n'a pu ni dépasser ni même atteindre la hauteur. On sait généralement ici qu'il n'est presque pas un de ses Cours, dans lequel M. Lordat ne relève des erreurs graves de Bichat et de Richerand, sur ce point important de la Science de l'Homme.

On veut, à Montpellier, connaître tout ce qui est utile, et surtout pratique, dans l'Anatomie et dans l'Instrumentation ou le Mécanisme Humain ; mais on ne fait, avec raison, aucun cas de ce qu'ils présentent l'une et l'autre au-delà de certaines limites. Quel prix attacher, en effet, à ces observations d'Anatomie mycrographique, qui ne sont d'aucune utilité, et à l'occasion desquelles des hommes d'un égal mérite, comme Physiciens, disent *oui* et *non?* On connaît et l'on apprécie à leur valeur, chez nous, tant l'*Anatomie Comparée* que les *Vivisections*, maintenues dans de justes limites ; mais que prétendrait-on faire de certaine *Physiologie Expérimentale*, qui, quoi qu'en dise M. Magendie, mérite bien plus le titre de *Roman de la Médecine* que la *Physiologie de l'Homme*, telle qu'on l'enseigne à Montpellier ? Comment ne se doute-t-on même pas

qu'étudier la Science de l'Homme dans cette *Physiologie Amusante*, c'est n'étudier l'Electricité que dans les scènes du *Théâtre à Pantins*, en face duquel on a la bonhomie de dire que le Mouvement c'est la Vie?

Le Médecin Vitaliste de Montpellier suivra donc volontiers le Philosophe et Littérateur Médical de Paris, sur le terrain des détails de Physiologie et de Pathologie, où il a plu à ce dernier de l'appeler.

I. Nous dirons d'abord, en ce qui concerne la *distinction* des *Nerfs* en *Nerfs du Sentiment* et *Nerfs du Mouvement*, que cette distinction doit être rigoureusement désignée, aujourd'hui même, ainsi que du temps de Barthez, comme une *invention*, comme une *hypothèse*, et nullement, du moins *encore*, comme une vérité bien *démontrée* : M. Peisse reconnaît lui-même (p. 90) que ce fait « *n'est pas complé-* » *tement démontré*, mais qu'*il est très-probable...* » M. Peisse aurait-il oublié la différence qu'il y aura toujours entre même de *très-grandes probabilités* et une *démonstration*, dans les Sciences, et alors surtout qu'il s'agit de fonder sur le fait en question ce qu'on appelle un *Dogme...!*

L'Académie de Médecine a-t-elle répandu quelque lumière sur cet objet? Voici ce qu'en a dit, en 1839, M. Hollard :

« L'Académie de Médecine vient de consacrer plusieurs » séances à la discussion de cette Doctrine, d'après la- » quelle les racines postérieures seraient affectées à la » sensibilité, les antérieures à la contraction des muscles

» volontaires. *Cette discussion n'a pas avancé le moins du* » *monde la solution du problème* (1). »

Nous lisons dans la 6e année (1839) du *Journal des Connaissances Médico-Chirurgicales* (2), que, dans le Concours pour la Chaire de Thérapeutique de Paris, à l'occasion de la *Distinction des Nerfs du Sentiment et du Mouvement*, M. Gerdy, luttant contre M. Blandin, qui défendait le système de MM. Ch. Bell et Magendie, a *nié l'isolement des fonctions dans les Nerfs, déclarant qu'il persistera dans cette opinion, tant que de nouvelles expériences ne viendront pas décider la question*..... Et le sentiment de M. Gerdy nous paraît d'un trop grand poids pour que nous ne devions pas l'adopter, ne connaissant rien d'ailleurs d'assez bien constaté qui, depuis cette époque, ait dû forcer M. Gerdy à modifier nécessairement ses idées sur cet objet.

M. Muller a fait tout récemment des expériences qui ajoutent aux probabilités que l'on avait déjà en faveur de cette distinction, mais ces expériences n'en sont pas, pour cela, une démonstration évidente, ne laissant rien à désirer. Ayant été exercées sur la grenouille, et n'ayant pas même eu pour résultat une véritable *démonstration*, seulement en tant qu'elles se rapportaient à cet animal, quand

---

(1) Annal. franç. et étrang. d'Anat. et de Physiol.; par MM. Laurent, Bazin, etc.; gr. in-8o fig. Paris, 1839, T. III, p. 177.

(2) Gr. in-8o fig. p. 260, 2me col.

on les applique à l'Homme, elles deviennent d'autant moins probables, en raison directe de la différence de composition que présentent l'Homme et la grenouille.

Voici le passage de M. Muller :

« Quelque *définitivement démontrée* que soit la différence entre les racines antérieures et les racines postérieures, sous le point de vue de leurs *propriétés sensitives et motrices*, il *s'en faut de beaucoup qu'elle le soit de même en ce qui concerne les cordons antérieurs et postérieurs de la moelle épinière*. D'après les expériences de Seubert, la région antérieure de cette dernière paraît présider *principalement*, mais *non exclusivement*, au mouvement, et la postérieure au sentiment. Les faits pathologiques que l'Auteur a réunis, *ne fournissent pas une preuve complète de cette assertion*. Au reste, il est *à peine possible* de faire des *expériences exactes sur les animaux pour arriver à la solution du problème*, puisque, *en cherchant à n'agir que sur les seuls cordons postérieurs par incision, on agit, sans le vouloir, par pression sur les cordons antérieurs* (1). »

On voit par cette même rédaction, et sans qu'il soit nécessaire d'y joindre aucun commentaire, combien il règne encore de vague et d'indécision sur ce que, sous certains rapports, quelques Auteurs regardent comme *définitivement démontré...!*

---

(1) Muller, Physiologie du Système Nerveux, trad. par Jourdan; Paris, 1840, in-8° T. I, p. 98.

Il aurait fallu d'abord, de toute nécessité, que la grenouille de M. Muller eût intelligiblement déclaré qu'elle ne sentait rien lorsqu'elle ne remuait pas, car, sans cela, on pourrait être induit en erreur par les *Mutius* Scævola de l'espèce ; il conviendrait ensuite, pour qu'on dût être content de l'application à l'Etre Humain, ou que la grenouille fût un peu plus Homme, ou que l'Homme fût un peu plus grenouille, qu'ils ne le sont l'une et l'autre respectivement.

M. Hollard fait une remarque très-importante, au point de vue des applications de l'Anatomie Comparée à l'Homme, c'est que : « Chez les Invertébrés, les *mêmes nerfs animent les surfaces sensoriales et les muscles...* » Cela existerait-il, « si, comme il ajoute, *les conditions de la sensibilité et de l'incitation locomotrice étaient absolument distinctes dans le système nerveux?* »

Le principe de la Science étant, selon M. Peisse, d'*unir* et *non de diviser,* ainsi qu'il le dit lui-même (p. 89), adoptons momentanément son principe : mais alors pourquoi ne verrait-il pas, entre les *Nerfs du Sentiment* et du *Mouvement*, autant d'analogie qu'on en trouve de nos jours entre le Magnétisme-Minéral, l'Electricité et le Galvanisme?... Pourquoi ne verrait-il pas, entre les Nerfs du Sentiment et du Mouvement, autant d'analogie qu'il lui plaît d'en trouver entre la *Cause Vitale* et la *Cause Morale?*

Un Principe certainement meilleur que le *Principe de la Science*, de M. Peisse, est *celui d'unir ce qui doit être uni*, et de *diviser ce qui doit être divisé*... L'assertion paraîtra peut-être niaise à certains esprits; mais soyons persuadés que s'ils cherchent un instant, avec quelque soin, la raison de cette apparence, ils ne tarderont pas à s'apercevoir qu'elle ne saurait exister qu'en eux-mêmes.

Après cela, supposons réellement démontré qu'il existe des *Nerfs du Mouvement* et des *Nerfs du Sentiment*, bien distincts; supposons que la continuité du Système Nerveux a été reconnue comme une condition anatomique indispensable, pour que les transmissions du mouvement et des sensations aient lieu : nous n'en défierions pas moins, non pas seulement M. Peisse, mais même les plus forts Anatomistes de l'époque actuelle, de trouver et de nous faire voir, dans la constitution anatomique du Système Nerveux, la *raison suffisante* de l'*existence*, et des *modes respectifs de transmission*, *avec contingence*, tant de la *Force Motrice* que de la *Force Sensitive*. Les Nerfs de cadavre, qui ne sentent pas et ne font rien mouvoir, ne diffèrent de ceux qui, chez le vivant, sentent et transmettent la volition et les mouvements qui en sont la conséquence, que parce que ces derniers ont, de plus que les autres, ce quelque chose constituant la *Vie*, que le scalpel n'a pu atteindre et découvrir encore, et que peut-être il n'atteindra et ne découvrira jamais.

A l'occasion des ouvrages de MM. Stilling et Wallach,

d'une part, et de MM. Bidder et Volkmann, de l'autre, un Co-Rédacteur-Médecin de la *Gazette Médicale de Paris* (M. Guérin peut-être, l'article n'étant pas signé), s'exprime ainsi qu'il suit, dans le N° 13 de cette année (1843) :

« Et cependant à quoi tous ces travaux (dont nous inon-
» dent les Anatomistes et les Physiologistes) ont-ils abouti ?
» Nous ont-ils éclairés beaucoup sur les *fonctions*, ou même
» sur la *structure des nerfs* et des *centres nerveux ?* Pou-
» vons-nous coordonner tous ces matériaux en un fais-
» ceau de faits positifs, et que l'on puisse regarder comme
» définitivement acquis à la Science ? La réponse n'est pas
» douteuse : il suffit de lire quelques-uns de ces travaux
» pour voir combien il reste encore de *lacunes à remplir,*
» de *faits à vérifier,* d'*erreurs à rectifier ?* etc. » (p. 210.)

M. Stilling reconnaît que « la substance grise (de la
» moelle) détermine primitivement la sensation et le mou-
» vement, et que c'est par la substance blanche que ceux-
» ci se manifestent avec leurs caractères particuliers, les
» Nerfs n'étant que des conducteurs. » (p. 211.) Mais en quoi la substance grise, prétendue agent du mouvement, diffère-t-elle de la substance grise, prétendue agent du sentiment ?... Mais en quoi la substance blanche, qui transmet le mouvement, diffère-t-elle de la substance blanche, qui transmet le sentiment ?... On ne le dit pas d'une manière très-satisfaisante.

Quant à M. Hollard, il se prononce nettement contre la possibilité de cette distinction. « Je me suis assuré,

» dit-il (1), *après beaucoup d'autres observateurs*, qu'*il n'y* » *a point de différence réelle constante entre le tissu des ra-* » *cines antérieures* et celui des *postérieures.* »

Ne voilà-t-il pas bien avancés les Anatomo-Pathologistes qui, voulant se dispenser d'être Vitalistes de MONTPELLIER, ont eu l'heureuse idée d'étudier les Nerfs de l'Homme dans le chien, dans le chat, dans le lapin, dans la grenouille et dans la tortue...!! (2)

L'Auteur de la *Nova Doctrina, etc.*, et de la *Nouvelle Mécanique des Mouvements de l'Homme et des Animaux*, ne nie pas l'existence des Causes Mécaniques de bien des phénomènes quand ces Causes sont évidentes, mais il s'oppose à ce que l'on confonde, avec ces *Causes Mécaniques*, des *Causes Contingentes* qui, par leur nature, doivent en être toujours soigneusement distinguées.

Ce que l'on nous signale, sur ce point, comme étant

---

(1) Annal. franç. et étrang. d'Anat. et de Physiol. Paris, 1839 ; gr. in-8° fig. T. III, p. 180.

(2) « Après la section intrà-crânienne de la Cinquième Paire, » d'un côté, sur des lapins, le globe de l'œil, dit M. MAGENDIE, » semble avoir perdu tous ses mouvements; l'*iris était fortement* » *contracté et immobile...* » — M. LONGET, qui cite ce passage de M. MAGENDIE (*), ajoute aussitôt en note : « *Au contraire, la pu-* » *pille se dilate chez les chiens et les chats.* »

Belle certitude de l'Anatomie Comparée!

De ces deux faits contradictoires, quel sera celui qu'on voudra transporter dans la *Physiologie de l'Homme*, que l'on rabaisse ainsi sans élever davantage les animaux qu'on en rapproche forcément.

(*) Ouvr. cit. T. II, p. 161.

la *nouvelle richesse de la Science*, n'en est rien autre que l'*ancienne pauvreté*. Comment ne voit-on pas que cette *action nerveuse*, avec laquelle on veut tout expliquer, n'est ici qu'une portion de cercle vicieux, puisque cette action nerveuse, les Nerfs ne l'exercent que tout autant qu'ils sont vivants eux-mêmes...?

Est-il un seul Anatomiste, sans en excepter ceux qui, comme M. Longet, se sont aidés soigneusement des travaux microscopiques de Mandl, à même de nous démontrer en quoi consiste, anatomiquement, la différence qui existe entre les *Nerfs Sensitifs* et les *Nerfs Moteurs...?*

Nous connaissons les travaux de M. Peltier (1), et cependant ce « résumé d'observations microscopiques qui » *confirment* (selon lui), *à l'égard des vertébrés*, la dis- » tinction des *Nerfs* en *Moteurs* et en *Sensitifs*, » n'a fait cesser ni chez nous, ni chez bien d'autres, le doute dans lequel nous étions. Quant à M. Longet, il n'a fait, en 1842, que fortifier ce doute au lieu de le détruire. Voici comment il s'exprime (2) : « Avouons toutefois que les *re-* » *cherches microcopiques*, *loin d'avoir révélé*, jusqu'à pré- » sent, *des caractères propres à chaque Nerf Sensorial*, *n'en* » *ont même pas fourni* d'assez tranchés pour faire *distin-* » *guer, avec certitude*, *les Nerfs Sensoriaux de tous les au-*

(1) Voy. : Annal. franç. et étrang. d'Anat. et de Physiol.; par MM. Laurent, Bazin, etc. T. III, p. 190.

(2) Anat. et Physiol. du Syst. Nerv. Paris, 1842, in-8°. T. II, p. 7.

» *tres;* du moins c'est là, pour moi, une *conviction qui* » *résulte des observations que j'ai pu répéter avec le con-* » *cours de M. le Docteur* Mandl. »

Nous dirons donc, contre le sentiment de M. Peisse (p. 91), que, sans l'admission d'un certain ordre *préétabli*, il n'est pas de bonne Physiologie, et que, dans notre impuissance, relativement à la *recherche des Causes Essentielles des Phénomènes Vitaux*, il faut bien nécessairement que nous nous contentions de l'établissement possible de lois expérimentales.

On le voit clairement, ce qu'on a de mieux à faire à Montpellier, en ce qui touche les prétendus progrès de l'*Anatomisme* de Paris ou d'ailleurs, ainsi que du *Physiologisme Matériel* qu'on voudrait exclusivement en déduire, c'est d'attendre d'abord que les Célébrités nationales ou étrangères, qu'on cite en leur faveur, veuillent bien commencer par s'entendre entre elles, tant sur les dispositions anatomiques dont il s'agit, que sur les théories fonctionnelles que ces arrangements matériels leur suggèrent.

On pense bien que si, maintenant, avec de pareilles données, nous allons attaquer les idées pathologiques qu'on a voulu établir sur un terrain si meuble de sa nature, les arguments ne nous manqueront pas.

Suivons donc M. Peisse dans son examen de la question de Pathologie.

II. Examinons, nous aussi, à quoi se réduit la préten-

due certitude du Diagnostic des Organiciens, dans les maladies les plus communes de l'Encéphale.

Certains Auteurs, de cette couleur doctrinale, ont bien voulu faire penser que le Délire se liait constamment à l'Inflammation de quelque organe encéphalique, et surtout de l'Arachnoïde; mais un grand nombre de faits prouvent le contraire. Que de sujets morts dans le Délire, et dont aucune partie de l'Encéphale, ou de ses dépendances, ne présentait pas le moindre vestige d'Inflammation!

Quel est le Praticien qui ignore d'ailleurs, que le Délire symptomatique d'un Embarras Gastrique Bilieux cède comme par enchantement à l'administration d'un émétique, et à l'expulsion des glaires et de la bile qui, accumulées dans l'estomac, avaient occasionné cette mafestation morbide! Les malades semblent alors avoir vomi le Délire.

On voit (p. 152), dans l'*Histoire de l'Epidémie de Méningite Cérébro-Spinale, observée à Strasbourg en* 1840 *et* 1841, et que vient de publier M. le Professeur *Gabriel* Tourdes (1), que : « dans trois cas où la mort a eu lieu » 15, 24 et 36 heures après l'invasion, ce Praticien n'a » découvert *aucune trace d'exsudation purulente, bien que* » *l'observation pendant la vie n'eût laissé aucun doute sur* » *la nature de l'affection.* »

Il y a tant d'incertitude en ce qui concerne les relations

(1) Strasb. et Paris, 1843, in-8° de 184 p.

pathologiques des portions des Nerfs Optiques précédant le *chiasma*, avec les portions de ces nerfs qui en partent antérieurement pour se diriger vers les globes oculaires, qu'on ne sait en vérité à quoi s'en tenir.

Ainsi que le fait très-bien remarquer M. Longet, à l'occasion de l'atrophie d'un Nerf Optique, entre le *chiasma* et le globe de l'œil, on observe : tantôt une atrophie en arrière du chiasma *du même côté*; tantôt une atrophie, en arrière de cet entrecroisement, *du côté opposé*; tantôt une atrophie en arrière du chiasma, *dans les Nerfs Optiques des deux côtés*... (1).

Ne conviendra-t-on pas que ce Diagnostic est d'une admirable certitude !

Du reste, on devait s'y attendre si l'on connaissait le passage suivant de M. Longet : « .... On ne sait point » encore positivement pourquoi les Nerfs Optiques s'entre- » croisent, et il n'est pas possible jusqu'à présent de saisir » les relations qui existent entre cette disposition anato- » mique et la fonction visuelle (2). »

Si l'on veut avoir une juste idée de l'incertitude extrême du Diagnostic des Maladies du Cerveau, malgré les prétentions à l'infaillibilité sur cet objet, proclamée par certains esprits de notre époque, qu'on lise, dans l'article *Apoplexie Cérébrale* (3) de M. Rochoux, le passage com-

(1) Ouvr. cit. T. II, pp. 70 et 71.
(2) Ouvr. cit. T. II, p. 66.
(3) Dict. de Méd., 2e édit. T. III, pp. 492-93.

mençant ainsi : « MM. Serres, Foville et Pinel-Grand-» champ, etc... » et finissant par ces mots : « ... c'est tout » ce qu'actuellement on peut faire au lit du malade. » Comme des faits d'observation sont les mêmes à toutes les époques, nous doutons fort que, depuis 1833, l'Auteur eût quelque chose à changer à cette rédaction.

Ce curieux passage étant trop long pour être cité en entier, nous nous contenterons d'en donner quelques précieux échantillons.

Il y est dit, relativement à la Paralysie de la Langue : « M. Foville la donne comme un indice d'une *affection de* » *la Corne d'Ammon ;* M. Bouillaud la regarde comme » *étroitement liée avec la lésion de la partie antérieure des* » *hémisphères ou lobule antérieur...* » : ne vaudrait-il pas tout autant que, dans leurs accès de perspicacité, ces deux observateurs eussent désigné, l'un le pôle boréal, l'autre le pôle austral !

« M. *Scipion* Pinel, dit ensuite M. Rochoux, a observé » la *Paralysie de la Langue*, les *lobules étant intacts*, et il » m'est arrivé de rencontrer une *loquacité délirante* avec » l'*affection de ces parties....!* »

Le même M. Rochoux avait déjà dit dans cet article (1) : « Il est rare que la Langue soit entièrement paralysée; » c'est presque toujours une de ses moitiés. Dans ce cas, » lorsque le malade la fait sortir de la bouche, *sa pointe*

(1) P. 476.

» *se tourne du côté paralysé, et très-rarement du côté opposé,*
» *sans qu'aucune des explications de ce dernier phénomène*
» *données jusqu'à présent soit vraiment satisfaisante.* »

Et c'est néanmoins M. Rochoux qui n'a pas craint de dire en pleine Académie que : « *les fonctions du Système* » *Nerveux étaient parfaitement connues....!* »

On dirait presque que c'est pour faire pièce à cet Académicien, que le Professeur Marshal-Hall a démontré depuis peu la marche inverse de l'innervation dans la moitié supérieure de la moelle épinière d'une tortue préalablement décapitée (1).

M. Rochoux dit encore que : « dans l'Apoplexie, la Para-
» lysie se montre *constamment* (ce qui n'est pas exact) du
» côté du corps opposé à la lésion de l'encéphale... » mais « qu'*il n'en est pas de même pour les affections chroniques.*
» *Elles produisent assez fréquemment la Paralysie Di-*
» *recte* (2). »

Mais si la cause de la Paralysie était purement anatomique, ainsi que le prétendent les Organiciens, les choses se passeraient-elles ainsi? Une compression aiguë et une compression chronique, c'est-à-dire un *arrêt momentané*, et un *arrêt permanent dans un simple méca-*

---

(1) Voy. dans les Annal. franç. et étrang. d'Anatom. et de Physiol.; gr. in-8°. T. 1, p. 425, le travail remarquable du Prof Marshall-Hall ayant pour titre : « *Mémoire sur la moelle épinière* » *et sur un système de nerfs excito-moteurs.* »

(2) Ouvr. et art. cit., p. 478.

nisme, ne devraient-ils pas produire les mêmes effets, les mêmes symptômes?

Dans la belle Doctrine devant laquelle Epicure, M. Rochoux, M. Houdart, M. Bouillaud et quelques autres *progressifs* de cet ordre, sont en admiration constante, en extase ravissante et presque continue, ce qu'on appelle l'*Organisme* est comparable à une belle et bonne montre à répétition, s'il s'agit d'un homme de beaucoup d'esprit, de beaucoup de connaissances et d'un véritable génie; ou bien à un mauvais et sale tourne-broche, s'il n'est question que d'un imbécille ou d'un sot: mais, dans tous les cas, un obstacle quelconque occasionnant un arrêt de ces rouages divers, s'il est toujours le même, produira nécessairement les mêmes effets tant qu'il sera en place. Les choses restant dans l'état, il serait absurde de penser que la *permanence* de l'obstacle, figurant ici la *chronicité*, dût faire changer la nature de l'arrêt et, par conséquent, les effets qui en étaient la suite nécessaire. Eh bien! c'est là ce que les admirateurs et les extatiques de la belle Doctrine ne comprennent pas!

Aurait-on eu par hasard en vue la Symptomatologie et l'Etiologie, ou l'Anatomie Pathologique des affections du Cervelet, lorsqu'on a parlé avec tant de conviction de la certitude du Diagnostic Parisien, en ce qui concernait la décision à prononcer sur le point essentiel qui nous occupe?... Nous répondrons encore ici que nous nous en rapporterons de nouveau, très-généreusement sans doute,

à un Arbitre en dernier ressort, qui sera une Autorité Parisienne anti-vitaliste.

« Quant à l'Apoplexie du Cervelet, dit M. Rochoux (1), » *soit qu'elle produise la paralysie directe ou la paralysie* » *croisée, son Diagnostic est également impossible*, puisque » *le symptôme qu'on avait cru lui appartenir, l'Erection, ne* » *l'accompagne que par* RARES EXCEPTIONS, *et se présente peut-* » *être aussi souvent dans l'hémorrhagie de toute autre partie* » *de l'encéphale.* »

M. Suzeau, Elève Interne à Saint-Eloi, a recueilli, dans le service de M. Herpin, Médecin en Chef des Salles militaires, une observation de *tubercules dans les poumons et le* LOBE GAUCHE DU CERVELET, publiée par le N° d'Avril 1840 *du Journal de la Société de Médecine-Pratique* (2), dans laquelle on lit (p. 465) la phrase suivante : « Nous » n'avons eu l'occasion de rien signaler dans les fonctions » des organes génitaux. » Le sujet n'avait que 23 ans. Ces faits sont plus communs qu'on ne le croit. Cela n'étonnera nullement ceux qui savent qu'un lobe tout entier du Cervelet peut manquer, sans qu'une Paralysie des Membres en soit la suite nécessaire. Le Journal l'*Expérience* (3) rapporte une Observation du Docteur Green, extraite du *Dublin Review* (July, 1840), ayant précisément pour sujet l'*absence d'un lobe du Cervelet* qui n'avait causé absolument *aucune Paralysie.*

---

(1) Dict. de Méd., 2e édit., art. cit. T. III, p. 492.
(2) Pages de 461-65.
(3) T. VI, p. 216.

D'où donc M. Peisse a-t-il pu tirer ses prétendues démonstrations et sa conclusion...? En vérité, nous n'en savons rien.

Nos Antagonistes seraient-ils plus à leur aise si nous les priions de nous expliquer anatomiquement :

1° Pourquoi, dans certains cas bien constatés, l'*épanchement d'un seul côté* du Cerveau, trop peu abondant pour comprimer les deux hémisphères, *occasionne néanmoins une Paralysie Générale?*

2° Pourquoi de bons Observateurs, M. Lélut entre autres, nous fournissent des exemples irrécusables de *Paralysies Générales* sans la plus légère altération dans les organes encéphaliques (1) ?

3° Pourquoi, dans l'Hémiplégie, la Paralysie de l'extrémité supérieure est ordinairement plus prononcée que celle de l'inférieure?

4° Pourquoi, enfin, quand l'Hémiplégie se termine heureusement, le retour de la sensibilité et de la motilité a lieu plutôt dans la jambe que dans le bras?

Quand nos Antagonistes nous auront fait des réponses satisfaisantes, sur ces quatre points, nous leur soumettrons des questions nouvelles du même genre, *toujours sur le Système Nerveux.* Nous sommes forcé d'en convenir :

---

(1) Voy. dans les *Annales Médico-Psychologiques*, in-8°, 1re année (1843), pp. 179-80 : « Deux observations de Démence et » *Paralysie Générale*, sans altération de Cerveau et de ses mem- » branes. »

il est un grand nombre de points fort obscurs, quoi qu'en dise d'un ton très-affirmatif M. Rochoux, sur lesquels nous aurons besoin d'invoquer les lumières des Organiciens, s'ils sont à même de nous en fournir.

En y pensant bien, on n'oserait certainement pas soutenir que M. Magendie a éclairé la question relative à la *distinction des Paralysies du sentiment*, d'avec *celles du mouvement*, dans les membres, par sa communication faite à l'Académie des Sciences, tendant à prouver que « si *les racines antérieures* des Nerfs Spinaux, elles-mêmes » *exclusivement locomotrices, jouissent de quelque sensibilité* » dans leur état d'intégrité, elles *la doivent à leur rencontre* » *avec la racine* postérieure... » La question, au lieu d'être élucidée, devient évidemment ainsi beaucomp plus obscure encore; car, quel est le malade ou même le sujet en état de santé, chez lequel cette rencontre des deux racines antérieures et postérieures n'ait pas lieu, dans un point très-rapproché de leurs origines respectives?

A quoi se réduit dès-lors ce que l'on appelait si gratuitement des *démonstrations!*

M. Peisse traite un peu trop la *Doctrine de Montpellier* comme Timon traitait les Doctrines des anciens Dogmatiques, qu'il disait « n'être point fondées sur des principes » réels, mais sur de pures suppositions (1). » Malheureusement quand on connait, aussi explicitement qu'on les

(1) Voy. Tennemann, ouvr. cit. T. I, p. 153.

connaît à présent, les Idées Néo-Stahliennes du Littérateur-Médical de Paris, on ne peut s'empêcher de craindre qu'au fond, il ne connaisse guère mieux la *Doctrine Médicale de Montpellier* que Timon lui-même ne connaissait l'*Ancien Dogmatisme.*

L'Ecole de Montpellier pense bien que « l'*essence des* » *choses ne se laisse pas définir* » ; mais elle ne déduit pas de ce principe une tendance aussi marquée que celle de M. Peisse et d'Antisthène (1) vers « *le mépris de la Science Spéculative.* »

Ressusciter le Stahlianisme pour lui soumettre l'*Organicisme du jour,* ce serait sans contredit avoir fait progresser ce dernier ; mais si le Stahlianisme a été convenablement apprécié comme instrument de destruction du Cartésianisme, il a été jugé lui-même, à son tour, comme Doctrine : son procès lui a été si bien fait par le *Vitalisme* de Montpellier, soit au temps de Barthez, soit annuellement à notre époque elle-même, dans les Cours ou les publications de la Moderne Ecole de Cos, que lorsqu'on connaît bien tous les faits anthropiques, on sent aisément qu'on ne doit plus y revenir.

Quant aux Philosophies Médicales de Paris et de Montpellier, considérées seulement sous le point de vue de leurs *tendances* respectives, nous conviendrons aisément, pour peu qu'on le veuille, qu'elles sont quelquefois adop-

(1) Tennemann, *Manuel de l'Histoire de la Philosophie*, trad. par V. Cousin. Paris, 1829, in-8°. T. 1, p. 144.

tées et suivies avec trop de zèle de part et d'autre. Mais nos Antagonistes nous accorderont, certainement sans la moindre difficulté, que ce qui concerne l'*Agrégat matériel* est plus étudié à Montpellier que ne l'est à Paris la *Cause Vitale*, si improprement désignée dans ce pays par l'expression *Propriétés Vitales*. Dans la Préface de son *Précis Elémentaire de Physiologie* (1), M. Magendie nous fournit une belle preuve de l'immense progrès de la Capitale sur ce point : «.... Les bons esprits, dit-il, *commencent à* » *entrevoir* qu'il *pourrait bien y avoir dans l'animal vivant* » *divers ordres de phénomènes*, et que *des actes simplement* » *physiques n'excluent pas des actions purement vitales....* » Quelle *bonté* d'esprit ! quelle finesse d'observation pour avoir pu *commencer à entrevoir* qu'il *pourrait bien*, etc... ! Et cela, dans Paris, en 1825 !! Nous ne parlerons pas des études de la *Cause Intellectuelle et Morale* dans la Médecine de Paris : cette cause n'y est considérée que comme une sorte d'appendice des Propriétés Vitales, et ce qu'on en dit à ce point de vue et sous le rapport médical, se réduit à rien ou à pas grand'chose.

Pour ce qui est de l'exagération respective des deux tendances doctrinales, il s'en faut de beaucoup qu'elles traînent à leur suite les mêmes dangers dans les deux Ecoles rivales.

La Philosophie Médicale de Paris grimace de la façon

---

(1) 2e édit. Paris 1825, T. 1, p. 10.

la plus étrange lorsqu'elle se trouve par hasard dans une tête à principes religieux : elle donne lieu alors à une véritable monstruosité morale ; la Philosophie Médicale de Montpellier, au contraire, n'a absolument rien qui soit opposé aux idées morales ou religieuses, quoiqu'elle soit dispensée de les enseigner.

La Physiologie Médicale de Paris amène directement à l'adoption des beaux Principes que M. J. A. X., Membre de l'Académie Royale de Médecine, a eu l'impudeur de proclamer et de publier, dans son livre intitulé : *De l'Epicurisme et de ses applications*, et dont Mr L. P. a donné une bonne analyse critique dans la *Gazette Médicale de* Paris (1). Voici à quoi se réduisent les Principes de l'Auteur :

« *A.* Le système des atomes développé par Epicure ex-
» plique tous les phénomènes de l'Univers, mieux qu'au-
» cun autre système connu.

» *B.* Il n'y a point de Dieu.

» *C.* Il n'y a point d'âme.

» *D.* La croyance à un Etre créateur, conservateur et
» rémunérateur, et à l'Immortalité de l'Ame, est éminem-
» ment pernicieuse à la Société ; et par conséquent les
» peuples ne seront moraux, sages et heureux, que lors-
» qu'ils seront athées (2). »

---

(1) Ann. 1831, T. III, N° 121, p. 833 et suiv., in-4°.

(2) Nous avons déjà cité ce singulier passage dans deux publications antérieures ; mais nous pensons qu'on ne saurait jamais

La Philosophie Médicale de Montpellier, si elle était jamais dans l'obligation de se prononcer nettement en ce qui concerne la Morale et la Théologie, se croirait dans l'obligation d'adopter, sur ces quatre points, précisément des idées diamétralement opposées à celles qu'on vient de lire.

N'est-il pas vrai que quand on regarde injustement les Médecins, en masse, comme étant entachés d'*athéisme*, on calomnie, on diffame très-manifestement ceux de l'Ecole de Montpellier?

La Doctrine de notre Ecole ayant consenti à répondre *une seule fois*, par la plume de M. Lordat, à la première Lettre de M. Peisse, celui qui a obtenu cette faveur a pensé qu'il n'avait qu'à demander de nouveau pour en obtenir une seconde du même genre. En cela il s'est trompé.

La Doctrine de Montpellier s'est trouvée, à l'endroit de M. Peisse, comme sont, à l'égard de leurs faux adorateurs, de jeunes beautés crédules et confiantes, ayant encore peu d'expérience de ce savoir-faire, imitant la véritable affection, et que nous appellerions volontiers la Diplomatie de l'Amour. Notre Doctrine, elle aussi, a été d'abord illusionnée ; mais elle a bientôt vu qu'il existe des Amants qui, se faisant un cœur à force d'esprit, jouent tout bonnement la comédie quand ils disent qu'ils aiment;

---

trop le reproduire, afin de flétrir plus sûrement ainsi le cynisme révoltant dont il est l'expression.

et elle a véhémentement soupçonné que, rapportant tout à eux seuls, ils ne voyaient et n'aimaient réellement qu'eux-mêmes dans l'objet dont ils se disaient néanmoins amoureux.

Qu'en est-il résulté? ce qui devait naturellement arriver : c'est que, lorsqu'on a demandé une faveur nouvelle, on a eu pour toute réponse ces quatre mots : *Vous êtes bien gourmand...!*

Il n'est même plus permis aujourd'hui, au soupirant ainsi éconduit, de traiter de *vieille* et de *laide* celle à qui il adressait avec empressement ses hommages : un pareil langage sentirait trop l'Amant malheureux et dépité.

Nous ne doutons pas, du reste, qu'à l'époque actuelle on n'étudie la Médecine, à Paris, plus sérieusement qu'on ne l'avait fait pendant long-temps ; et, osons ma foi le dire, on avait grand besoin de reprendre cette direction. Mais on n'y est pas si fort avancé qu'on croit l'être.

M. Peisse aurait-il par hasard assez de confiance dans les idées soit philosophiques, soit médicales, de l'Académicien épicurien M. Rochoux, pour avoir été convaincu, en l'entendant dire au sein de la savante assemblée, que « *les fonctions du Système Nerveux étaient aujourd'hui par-* » *faitement connues...?* » Cela étant, nous ne serions réellement pas de son avis. Esquirol a ouvert 3000 cadavres de fous (ce qui prouverait clairement, pour le dire en passant, qu'il ne guérissait pas tous ses malades atteints d'Aliénation Mentale), et cet excellent Observateur est

mort sans avoir rien découvert d'assez constant pour pouvoir désigner en quoi consistait anatomiquement la Folie : et nous doutons fort que quelqu'un, non pas seulement à Paris, mais au monde, en sache guère plus qu'Esquirol sur cet objet.

Le fait est par conséquent que, même de nos jours, l'interprétation purement anatomique des fonctions et des maladies du Système Nerveux n'est encore très-souvent qu'un composé d'épaisses ténèbres, qu'un *véritable* chaos, au sein duquel une voix puissante n'a pas su ou voulu dire encore : *Fiat lux!* A défaut de mieux, sachons donc attendre; et, encore ici, comme dans l'étude de la *Cause Morale et Intellectuelle*, provisoirement (supposé que ce provisoire doive un jour cesser) contentons-nous d'une *Biologie Empirique* qui soit, dans le domaine de la *Vie*, le pendant de ce qu'est la *Psychologie Empirique* de Wolff dans le domaine de l'*Ame*.

Il nous est parfois venu, de là-haut, de vieux Elèves ou de jeunes Docteurs qui semblaient, en vérité, avoir reçu de leurs Patrons quelque mission secrète. On serait tenté de croire que ces Missionnaires scientifiques nous étaient envoyés avec injonction expresse de *matérialiser*, chez nous, *la pensée*...! Mais ils se plaisaient peu dans notre atmosphère; ils s'en retournaient le plus promptement qu'ils le pouvaient dans leur Chef-d'Ordre, en y apportant, malgré eux, le germe de cette Philosophie Inductive, ici comme contagieuse, précisément destinée

à *spiritualiser la matière* partout où elle est désormais importée. Ces Missionnaires du Matérialisme Parisien, pour ainsi dire perdus parmi nous, n'ont jamais pu être en effet ici que comme des espèces végétales exotiques, expatriées, en arrêt de développement, en état de souffrance et de Nostalgie, loin du pays qui les vit naître, et soupirant sans cesse après l'air natal, dont elles avaient un besoin indispensable, pour récupérer à la fois leur port et leur aspect primitifs, ainsi que leur ancienne valeur relative.

Il est une vérité qu'on perd trop souvent de vue, à l'époque actuelle, et qu'il est bon cependant de replacer, de temps en temps, sous les yeux de ce que l'on appelle souvent, si fort improprement, les *Célébrités Parisiennes,* Célébrités qui, une fois reconnues et installées dans la Capitale, se croient autorisées à mépriser presque tout ce qui vient de la Province : cette vérité est que *les neuf dixièmes des Célébrités de Paris ont été fournis à la Capitale par les Provinces, dans tous les temps.*

Il ne faut pas confondre les Célèbres ou Savants de Province, oubliant et reniant presque leur Patrie pour fixer leur domicile à Paris, avec les Célèbres ou Savants de la Capitale que Paris a vus naître !

On n'est pas *Parisien* seulement parce que, à l'aide de son talent, de son mérite, de sa science, de son audace, de son charlatanisme, de ses crimes, ou à tout autre titre, on devient un *Célèbre* à Paris. Les grandes et les

petites villes, les bourgs, les villages, les hameaux de tout le Royaume ont fourni à la Capitale leur contingent de célébrité, auprès duquel celui de Paris proprement dit est assez peu de chose. Quand Messieurs tels et tels, domiciliés à Paris, seront devenus des *Célèbres*, les uns à juste titre, les autres à force de dire et de répéter eux-mêmes qu'ils le sont, moyen plus souvent adopté qu'on ne pense dans le pays dont il s'agit, il n'en sera pas moins vrai qu'ils seront presque tous nés l'un dans une ville, l'autre dans un gros bourg, celui-ci dans un petit village, celui-là dans un modeste hameau de Province, conservant néanmoins sur eux des droits réels, et dans l'espèce, tout-à-fait inaliénables.

Aussi on ne peut se défendre d'un serrement de cœur réèllement douloureux, lorsqu'on voit certains *Célèbres*, soit dans la Littérature, soit dans les Sciences, vrais renégats envers les lieux qui les virent naître, oser professer pour la Province, pour leur Patrie, des sentiments opposés à ceux que Tancrède proclamait, avec bonheur, si hautement et si noblement pour la sienne!

Ce qu'il y a de certain, malgré tout, c'est que, comme n'ont pas craint de le signaler des *Journaux de Médecine* et des livres publiés à Paris même, et parmi lesquels nous citerons le bon *Traité de Philosophie Médicale* de M. Ed. Auber (1), il s'est opéré dans la Médecine de la

(1) Paris, 1839, in-8°.

Capitale, en faveur des *Idées Hippocratiques* ou de la *Médecine de* Montpellier, une Révolution qui, chaque année, nous dirions presque chaque jour, se manifeste et se caractérise davantage.

Que serait devenue la Vraie Médecine, grand Dieu! si, dans les dix-sept années qui ont suivi 1815, la Capitale, fascinée par le Broussaisisme, avait réalisé le funeste projet qu'elle avait, dit-on, conçu, celui d'imposer ses idées médicales d'alors à toute la France!..... Et l'on assure pourtant que ce funeste dessein a failli d'être exécuté!!

N'en veuillons pas trop néanmoins à l'Ecole rivale et peut-être ennemie de la Nôtre. Nous sommes de ceux qui pensent que les aînés de bonne famille doivent des égards à leurs puînés, alors même que les derniers méconnaîtraient des droits et des priviléges auxquels les premiers ne dérogèrent en aucun temps.

N'oublions jamais ce que fut, à toutes les époques, l'Enseignement Public dans les deux Ecoles Antagonistes. Toujours brillant à Montpellier depuis son antique fondation, ainsi que l'Histoire l'atteste, il avait, selon l'Histoire encore, peu d'éclat à Paris, même à une époque assez rapprochée de nous: quelques années seulement avant notre grande Révolution.

L'Enseignement Médical de Montpellier était déjà très-brillant vers le milieu du XII^e^ siècle, d'après les citations

empruntées, par Astruc (1) à St.-Bernard, à Jean de Salisbury, Evêque de Chartres, et à Pierre Gilles de Corbeil, Premier Médecin de Philippe-Auguste; tandis que vers la fin du XIX^e^ siècle, ce même Enseignement était presque nul dans la Faculté de Médecine de Paris, éclipsée, humiliée, et presque authentiquement insultée par l'Académie Royale de Chirurgie et par la Société Royale de Médecine. « Chaque jour, nous dit son Historien J.-C. » Sabatier (2), elle perdait de son importance; le nombre » de ses Elèves diminuait, et ses Leçons, toujours » faites d'après le système des anciens Statuts, étaient » désertées la plupart. » Il serait donc très-injuste et presque cruel d'exiger que l'Ecole de Paris possédât, en Médecine, autant d'idées et de principes bien arrêtés, autant de *Dogmes*, que l'Ecole de Montpellier.

Il est résulté de tout cela :

1° Que si l'on a confondu, pendant long-temps, des *Affections* aussi différentes entre elles que le Typhus des Camps et des Prisons, la Peste, la Fièvre-Jaune et le Choléra-Morbus-Indien, avec un seul état morbide qu'on appelait *Gastro-Entérite*: ça été dans l'Ecole de Paris;

2° Que si l'on considère très-vicieusement les Fluxions

---

(1) Mém. pour servir à l'Histoire de la Fac. de Méd. de Montp., rev. et pub. par Lorry; Paris, P.-G. Cavelier, 1767, in-4°, pp. 7 et 8.

(2) Recherches historiques sur la Faculté de Médecine de Paris, depuis son origine jusqu'à nos jours; Paris et Montp., 1831, in-8°, pp. 8 et 89.

comme des *Hypérhémies*, sans se douter le moins du monde de la différence si importante qui existe, au point de vue thérapeutique surtout, entre la Révulsion, la Dérivation et l'Evacuation Locale : c'est dans l'Ecole de Paris ;

3° Que si l'on n'est pas à même, au milieu du XIX^e^ siècle, de convenablement distinguer les *Affections Morbides* d'avec les *Maladies*, qui n'en sont que les symptômes ou les manifestations sensibles, et d'avec les simples *Réactions*, ou *Locales* et restant telles, ou devenant *Générales* de proche en proche : c'est dans l'Ecole de Paris ;

4° Que si l'on a une sorte de vertige, avec perte momentanée des sens externes et internes, lorsqu'on s'occupe d'une manière abstraite de certains impondérables, du double Dynamisme Humain, ou des Principes d'Action de phènomènes anthropiques qui ne tombent pas sous les sens, etc. : c'est dans l'Ecole de Paris ;

5° Que si, enfin, bien des Médecins, ou des Hommes de Sciences ou de Lettres crus tels, pouvant avoir d'ailleurs d'excellentes idées sur beaucoup d'autres objets, ne possèdent néanmoins qu'une *croyance* (1) en ce qui concerne la Médecine, et appellent cette science une *Pseudo-Science*, ou une *Science Occulte*, comme l'a fait M. Peisse (2), c'est uniquement parce qu'ils ont trop long-

(1) *Gazette Médicale de* Paris, art. cit., p. 697.

(2) Art. cit. *ibid.* « Ce sont de *simples croyances en droit hors de la Science*, mais qui *la simulent*. De-là, naît *pour la Médecine*, une illusion *tout-à-fait analogue dans son principe et dans ses résultats* à celle qui a signalé le règne des *Doctrines occultes*. »

temps et trop largement respiré dans l'atmosphère de l'Ecole de Paris.

Ces réflexions ne sont guère que de simples échantillons de propositions fort nombreuses, qu'il eût été trop long d'énumérer complétement en ce lieu.

Si ce qui vient d'être dit provoquait quelques plaintes ou faisait naître le désir d'avoir des développements ou des preuves, relatifs à certains points différentiels de Doctrines ou d'Ecoles Médicales, nous nous empresserions d'être agréable à nos adversaires en tâchant d'adoucir et d'apaiser les unes, tout en exposant logiquement les autres à l'avantage de l'Ecole de Montpellier.

Nous l'avouerons pourtant, nous voudrions de grand cœur que l'on nous dispensât d'entrer dans de nouveaux détails sur ces divers objets.

Les motifs qui nous suggèrent ce vœu sont si naturels, qu'on en devinera sans doute aisément les principaux.

Il est cependant un d'entre eux que bien des Lecteurs ne soupçonneront même pas, quoiqu'il ait eu peut-être, lui seul, plus de part que tous les autres ensemble, dans l'énonciation de notre souhait : c'est qu'il est parfois très-gênant, nous dirons plus, fort incommode, de sentir qu'on a trop raison.

PARIS ET MONTPELLIER,

SOUS LE RAPPORT

DE LA PHILOSOPHIE MÉDICALE.

SECONDE PARTIE.

«Virtus est vitium fugere et sapientia prima stultitiâ caruisse.»

(HORAT.)

PARIS ET MONTPELLIER,

SOUS LE RAPPORT

DE LA PHILOSOPHIE MÉDICALE,

OU

de la Critique Médicale de certains Parisiens à l'endroit des Provinciaux.

Nous avons déjà démontré que l'*Art d'avoir toujours raison, en apparence,* constituait le principal caractère de certains *Feuilletons* de la *Gazette Médicale de* Paris (1).

Nous allons maintenant placer sous les yeux de nos Lecteurs quelques échantillons des tournures adroites, de la véracité, de l'esprit et de la grâce avec lesquels le *Feuilletonisme* dont il s'agit sait *injurier* ses Adversaires, quand il est serré de trop près par des autorités, par des faits, par des raisonnements difficiles à réfuter, et par

(1) Voy. le 1er article de nos « *Réflexions sur la Réplique, en trois articles, de* M. L. Peisse *à* M. Lordat », dans le *Journ. de la Soc. de Méd. prat. de Montp.*, N° *de Juin* 1843, in-8°, pp. de 135 à 156, ainsi que les *suite et fin*, dans le N° d'Août suivant, pp. de 290 à 312.

des arguments *ad hominem*. Ces faits et ces arguments surtout sont *incommodes*, il est vrai; mais cependant on ne devrait pas, pour ce seul motif, les appeler, comme on le fait fort mal à propos : des *personnalités*.

Gardez-vous bien de croire qu'il en faille beaucoup pour offenser, pour *injurier* même, *sans grâce* (selon lui) l'Auteur chatouilleux des Feuilletons en question!.... On est disposé d'ordinaire à se fâcher quand, par exemple, on est accusé d'avoir dit ce qu'on n'a pas dit, d'avoir fait ce qu'on n'a pas fait; ou bien quand on veut nous faire passer pour ce que nous ne sommes pas, ou nous signaler comme n'étant pas ce que nous sommes réellement.... Eh bien! ici, vous allez voir tout le contraire. Avez-vous le malheur de dire qu'on cite sciemment faux *son propre texte*, parce que cela est?..... que l'on sème dans ses écrits l'ironie, le persifflage et l'insulte, parce que tous les Lecteurs les y trouvent?... Etes-vous assez mal inspiré pour dire que l'on n'est ni Médecin, ni rien qui y ressemble, quand cela est de notoriété publique?.... et qu'on n'a jamais ni soigné ni vu un seul malade en cette qualité, ce qui est de la plus exacte vérité, puisqu'on en convient soi-même?... : on se regarde comme « *personnelle-* »*ment* offensé, *injurié* »; on se déclare sans façon *Athénien* de première qualité; on vous traite face à face de *Béotien* et encore de *Béotien* qui ne serait pas de *Thèbes* : « *Amice*, » *verba tua civitatem desiderant* », vous dit-on; et l'on intitule : *atticisme le plus pur*, cette urbanité et cette

délicieuse manière d'écrire, si pleine à la fois d'élégance, de grâce et de suavité....!

Disons préalablement un mot de l'Histoire de cette Discussion, afin d'être bien compris et par conséquent mieux jugé.

En 1840, M. Peisse ayant fort magistralement assez maltraité l'*Ecole Médicale de* Montpellier dans une Note de sa traduction des *Fragments de Philosophie*, par *William* Hamilton, le Professeur Lordat réfuta l'assertion constituant cette agression toute gratuite, par une *Analyse* de ces *Fragments de Philosophie*, en 35 pages, insérée dans le N° de Septembre 1840, T. 1^er^, p. 391 et suiv. du *Journal de la Société de Médecine-Pratique de* Montpellier (1).

M. Peisse adressa bientôt après à M. Lordat une Première *Lettre*, qu'on peut lire dans le *Feuilleton* N° 8 de la *Gazette Médicale de* Paris, année 1841; et M. Lordat y répondit par une *Lettre* en trois articles, publiée, en 1842, dans le *Journal de la Société de Médecine-Pratique de* Montpellier (2) sous le titre suivant : « *Apologie de l'Ecole Médicale de* Montpellier. »

Les deux opuscules de M. Lordat, dont il vient d'être question, sont écrits avec la bienveillance, la politesse exquise, l'esprit et le profond savoir qui caractérisent tout ce que produit cet Auteur.

---

(1) Cet opuscule a été tiré à part sous ce titre : « *Sur la Philosophie Médicale de* Montpellier », in-8°.

(2) T. V, pp. 232, 287 et 376. — Ces trois articles ont été réunis et tirés à part. *Montp.* 1842. in-8° de 73 pages.

A la page 70 de l'*Apologie de l'Ecole Médicale de* Montpellier, on lit le passage suivant : « J'ai consenti néan-» moins à cette démarche *(à vous répondre)*, parce que » vous désiriez être détrompé sur le compte de notre » Ecole, et qu'*il était juste que son* Apologie *fût aussi* » *publique que* votre erreur. Cet éclaircissement doit » suffire à ma conscience, et *l'acte que je fais pour la* » *première fois* sera le dernier. »

Un simple Etudiant (1) ou un Homme de Lettres, s'occupant, tout-à-fait en *Amateur*, de Philosophie, de Beaux-Arts et, dans ses moments perdus peut-être, d'un peu de Médecine, aurait pu et dû se contenter de l'honneur que lui avait fait, en lui répondant une fois, un des premiers Physiologistes de l'Europe, un personnage grave, de la réputation, du caractère et de l'âge du Professeur Lordat. D'ailleurs, quoique, dans cette rencontre scientifique, l'un des deux contendants se fût toujours montré *jeune* et seulement *Amateur*, et que l'autre eût constamment conservé l'attitude et la supériorité d'habile Praticien et de Maître, dans la matière, il est juste de dire que le dernier n'avait pas été le seul à donner des preuves d'esprit et de talent.

Les choses devaient donc en rester là, et il était d'autant plus naturel de s'y attendre, que, dans ce but, M. Lordat avait amicalement *communiqué* sa réponse *ma-*

(1) M. Peisse n'est ni *Docteur en Médecine*, ni même *Officier-de-Santé*.... ceci soit dit sans lui déplaire, si c'est possible !

nuscrite à M. Peisse, avant de l'imprimer; que M. Peisse, *sur l'invitation de* M. Lordat, avait *souligné au crayon de mine de plomb* les passages *(assez nombreux)* qu'*il désirait que l'Auteur voulût bien adoucir*, à l'avantage de son chatouilleux amour-propre, même en les rendant nécessairement ainsi moins spirituels; et que nous avons nous-même été témoin de tous les sacrifices de ce genre qu'a faits généreusement M. Lordat, dans son désir sincère de conserver, s'il était possible, ses bonnes relations avec M. Peisse.

Par ces prévenances aussi affectueuses que flatteuses et par cette extrême docilité, le Professeur croyait mettre fin à la Discussion scientifique d'une manière également avantageuse aux deux Compétiteurs, d'autant qu'il avait dit, dans sa réponse à son Antagoniste, comme on l'a déjà vu : « *L'acte que je fais pour la première fois* sera le dernier (1). » Ce fut donc sur cette foi que M. Lordat publia fidèlement, avec la plus scrupuleuse exactitude, cette *Responsio à Ludovico* Peisse *castigata*.....

Que fait M. Peisse, quand il a obtenu, doucereusement, de M. Lordat, l'adoucissement des pointes et tranchants de beaucoup de traits qui l'eussent point et tailladé d'une manière un peu trop cuisante, quoique juste; et quand, d'ailleurs, il a la certitude que son Adversaire

---

(1) *Apologie de l'Ecole Médicale de* Montpellier, cit. p. 70 (tirage à part).

n'aura plus la complaisance de lui répondre de nouveau? — Il lui adresse, sans rien lui communiquer ni sans même l'en prévenir, une *Deuxième Lettre*, en trois articles (1), dans lesquels il sème, à plaisir, des assertions inexactes, des citations sciemment ou plutôt expressément adultérées; et pour récompenser les prévenances amicales, la générosité, la loyauté et la docilité si affectueuses que M. Lordat avait mises dans la communication de son propre manuscrit, avant l'impression, M. Peisse assaisonne sa rédaction d'un ton fort singulier, d'une froide ironie permanente, de sarcasmes soutenus et d'un persifflage insultant, qu'il voudrait nous donner bonnement pour modèle de l'*Atticisme* le plus pur, et comme étant d'ailleurs du meilleur goût en fait de style....!

Le raisonnement que la tête plutôt que le cœur avait dicté à M. Peisse, était le suivant:

« Attaquons de nouveau M. Lordat; il ne répondra pas, » puisqu'il l'a formellement énoncé et textuellement im- » primé. Je puis donc, dans une nouvelle agression, » prendre le ton tranchant qui me plaira le plus, avancer » les propositions les plus inexactes, citer faux et mutiler, » à mon profit, *même mon propre texte;* je puis, enfin, » impunément verser à pleins bords l'ironie, le sarcasme, » le persifflage, l'insulte.....: il ne répondra pas...!

---

(1) Voy. les *Feuilletons* des Nos 3, 4 et 6 de l'Année 1843 de la *Gazette Médicale de* Paris.

» Dès-lors, par mes trois plaidoyers, restés sans répli-
» que, ayant l'air d'avoir raison sur tous les points,
» j'écrase à la fois l'*Ecole Médicale de* Montpellier et le
» Professeur Lordat, son principal Représentant, je reste
» maître du champ de bataille; de simple Etudiant que
» je suis, je deviens, par ce fait de plume, un Hippocrate
» moderne, et l'on n'a plus qu'à me crier trois fois plutôt
» qu'une:

» *Tuque dùm procedis, io triumphe!*
» *Non semel dicemus, io triumphe!* (1) »

Malheureusement, pour celui qui avait conçu un si noble dessein, il est des gens qui ont dit à l'instant même :

« Tout cela serait beau, mais cela n'est pas fait...! »

Lorsque, en Afrique, un Bedouin, *Homme d'Elite* ou *Irrégulier,* n'importe, tirant à l'improviste sur nos Camps, tourne bride subitement pour regagner au galop les sables arides qui le recèlent et le protègent, il est du devoir du premier d'entre nos soldats, dont l'arme est prête, de faire feu, sur le dos de l'ennemi, le plus vite et le plus juste possible.

Il en est de même dans le Camp de la Médecine Hippocratique de Montpellier, par rapport à certains assaillants.

Nous l'avouerons, la lecture de la *Deuxième Lettre*, en trois articles, courageusement adressée à un Antagoniste qui croyait avoir *acheté la paix par assez de concessions*, et *qu'on savait certainement être dans l'intention*

(1) Hor., *Lib.* iv, *Od.* 2.

bien arrêtée de ne pas répondre; cette lecture, n'a fait naître qu'un sentiment en nous: l'*indignation.* Oui, ce sentiment qui a fait faire à JUVENAL de si bons vers, a été le seul motif qui, dans cette occasion, nous ait fait prendre la plume, en nous suggérant les *Réflexions sur la Réplique, en trois articles, de* M. PEISSE *à* M. LORDAT, publiées dans le *Journal de la Société de Médecine de* MONTPELLIER (1), et constituant la Première Partie de l'Ecrit actuel.

Nous avons vu avec plaisir que les Médecins qui avaient lu, sans préventions ni pour ni contre, la nouvelle agression de M. PEISSE envers le Professeur et l'*Ecole Médicale de* MONTPELLIER, ont généralement approuvé, chez nous, et le fond et la forme de nos *Réflexions sur cette Réplique.*

Nous avons su, par un *fragment* du *Feuilleton anonyme*, N° 26 (1843) de la *Gazette Médicale de* PARIS (2), que notre premier article, publié d'abord dans la *Clinique de Montpellier,* rédigée par M. HUBERT RODRIGUES (N° du 15 Août 1843), était tombé, selon notre désir, sous les yeux de M. PEISSE; et nous osons espérer que les *suite et fin* de notre écrit sur cet objet, publiées dans le N° du 1er Septembre du même Journal, auront, à leur tour, le même bonheur.

---

(1) Voy. 1er *article* dans le N° de Juin 1843, pp. de 135 à 156; et les *suite et fin* dans le N° d'Août suivant, pp. de 290 à 312.

(2) Pp. 417-418.

Epluchons maintenant, avec quelque soin, ce singulier Fragment de *Feuilleton* : il n'est pas long, il n'a qu'une colonne et demie, et il ne manque pas d'ailleurs d'un certain mérite.

Nous y trouvons *deux sens* fort différents par leur nature : le premier, *implicite* ou *caché* ; le second, *ostensible* ou *littéral.*

Le premier sens est une déduction de l'ensemble du *Fragment* qui, malgré nous, tombe dans notre esprit à sa lecture, et qu'on ne pourrait d'ailleurs justifier par aucun des mots pris isolément qui le composent. Ce sens est : *que* M. Peisse *semble fort étonné qu'on ne veuille plus continuer à le gâter, et qu'on cesse enfin tout de bon de le craindre....* Il faudra pourtant bien que M. Peisse s'accoutume à cette idée : n'ayant aucun titre pour régenter despotiquement la Gent Médicale, comme il l'a fait jusqu'à ce jour, il serait temps enfin qu'on s'insurgeât contre son autorité. Cette usurpation du trône de la *Critique Médicale Universelle*, qu'aucun titre ne légitime, est un fait peut-être des plus extraordinaires de notre époque.... Il est néanmoins assez naturel, pour tout Docteur, de ne vouloir être jugé que par ses pairs.

Le second sens, le sens *ostensible* ou *littéral*, exprimant un plus grand nombre d'idées, force nous sera d'entrer ici dans plus de détails.

Au fiel mêlé de miel et d'encre, dont on a écrit le *fragment* de *Feuilleton* anonyme en question, on voit

que, si son Auteur n'est pas M. Peisse lui-même, il est très-certainement le *fidus Achates*, le meilleur des amis que possède ce sévère Critique dans ce monde. L'article a été évidemment élucubré chez ce dernier, dans son cabinet, avec sa plume, son style, ses tournures de phrases, son ironie amère et soutenue, son excellente opinion de lui-même et son peu d'estime pour tout ce qui n'est pas lui.

Contentons-nous néanmoins de répondre à M. le Co-Rédacteur du Feuilleton de la *Gazette Médicale de* Paris qui a bien voulu *officieusement intervenir* dans cette occasion.

Nous reconnaîtrons tant qu'on voudra, avec notre Antagoniste anonyme, que, dans la Discussion dont il s'agit, M. Peisse, malgré ses craintes peu fondées d'avoir fait de grands ravages, n'a « renvoyé avec une *dextérité singu-* » *lière* » que « *les plus innocents projectiles dont jamais* » *polémiste ait fait usage* » (pag. 417). Qui que ce soit, s'il est à même d'apprécier convenablement le *fond* de la Discussion, le jugera certainement ainsi.

Quant à la *forme* de ces projectiles et à l'*intention* qui les a dirigés, elles sont loin d'être aussi *candides*. Lorsque l'Anonyme a dit de nos deux Champions qu'ils *devisaient amicalement....*, il a employé une expression très-juste, en tant qu'elle se rapporte à M. Lordat, mais fort impropre, en tant qu'elle se rapporte au style sarcastique et au ton dérisoire, souvent fort déplacé, de M. Peisse.

En désignant les démêlés de MM. Lordat et Peisse comme ayant pour objet *les Doctrines de* Montpellier, M. l'Anonyme commet une faute des plus graves. Quand on connaît l'*Histoire de la Médecine seulement de notre époque*, on sait que l'*Ecole Médicale de* Montpellier a *une Doctrine* (1) et non *des Doctrines*.

Nous aurions laissé passer sans la relever cette *alloglossie*, cette impropriété de langage médical, malgré les inconvénients majeurs qu'elle traîne à sa suite....; mais nos Antagonistes affichent, si modestement, tant de prétentions à l'*Atticisme* le plus pur.... !

L'Anonyme aurait dû sentir que les démêlés scientifiques dont il s'agit, étant *tombés dans le domaine public*, un indifférent, quel qu'il fût, avait le droit d'intervenir, si bon lui semblait; à plus forte raison un des plus anciens disciples, fils adoptif de celui qu'on attaquait, au milieu des circonstances désignées, si peu propres à enorgueillir un assaillant. Il aurait été par trop bon d'attendre l'invitation d'intervenir, là où le sentiment nous en faisait un devoir.

En nous demandant, d'ailleurs, si nous avons été *invité* à intervenir dans les discussions Lordat et Peisse, l'Anonyme ne donne-t-il pas le droit de lui demander qui

---

(1) Le *Vitalisme Hippocratique* commenté par Barthez et par M. Lordat, c'est-à-dire la *Doctrine* ayant pour caractère la distinction des phénomènes de l'*Agrégat Matériel* d'avec ceux de la *Cause Vitale* et du *Principe Moral et Intellectuel*.

l'a invité à se mêler des affaires Peisse et Kühnholtz...? Se croirait-il, par hasard, moins étranger aux secondes que nous ne le sommes, nous, aux premières....! Les unes ne nous regardant pas, les autres le regarderaient certainement bien moins encore...!

« Le rôle des tiers est d'ordinaire, nous dit-on, celui » des *conciliateurs*.... » Oui, quand ils ne sont pas comme ceux dont Perrin-Dandin, entre autres, est le prototype!

Mais, d'ailleurs, ce n'était point comme *conciliateur* que nous devions intervenir ici : nous devions intervenir et nous sommes intervenu comme *défenseur nommé d'office* de celui qu'on n'a attaqué, ainsi qu'on l'a fait, que parce qu'on était certain qu'il ne se défendrait pas lui-même...!

Si l'Anonyme ignore que la *conservation des bâtiments des Facultés de Médecine* est dans les attributions des Doyens, ce n'est pas notre faute. Pourquoi ne pas s'informer et réfléchir avant que d'écrire? Il *s'imagine* qu'à Paris, par exemple, le Bibliothécaire, M. Dezeiméris, est chargé de la *conservation des bâtiments de la Faculté de Médecine*, et que le Doyen, M. Orfila, n'a rien à y voir!... : le voilà bien campé, il faut en convenir, sur les devoirs des fonctionnaires et sur l'administration de nos Facultés!

Nous avons *pris fait et cause*, *pro aris et focis*, à titre de Médecin de Montpellier, à titre de *Conservateur*, non pas du matériel des livres seulement, mais de leur texte,

mais des pensées propres aux Auteurs. Nous n'avons pas été surpris que M. Peisse ait estropié Barthez et M. Lordat, en les citant (nous avons fait si souvent de l'orthopédie sur notre pauvre Doctrine Médicale sortant toute maléficiée et torturée d'entre les mains de certains Parisiens !) ; mais nous avons été étrangement surpris de voir M. Peisse *mutiler lui-même son propre texte pour se donner un air de raison* (1)... !

Tout en reconnaissant, avec l'Anonyme, que « la ques- » tion avait été traitée par M. Lordat avec le talent, » l'esprit et le goût qui distinguent le célèbre *Confrère* » (pag. 418, 1re col.) », nous croyons, quoi qu'on en dise, y avoir ajouté quelque chose *sous les points de vue scientifique et littéraire*. Nous nous en rapporterons à nos Lecteurs et à M. Lordat lui-même sur cet objet.

En appelant M. Lordat son *Confrère*, l'Auteur voudrait bien nous donner à entendre qu'il est *Médecin....* ; mais il s'en faut beaucoup que nous en soyons convaincu. Ce mot, jeté assez naturellement en passant, nous semble néanmoins avoir été mis là pour faire plus facilement prendre le change au Lecteur. Un Médecin connaîtrait mieux ce qui se passe dans les Facultés de Médecine, tant sous le rapport didactique que sous le rapport administratif.

---

(1) On peut voir les preuves *matérielles* de tout ce qui vient d'être dit aux pages 137 et 138 de nos *Réflexions* (N° de Juin 1843 du *Journ. cit.*) ; et aux pages 3 et 4 de l'Ecrit actuel.

Quant aux *personnalités* (il faut entendre ici des *personnalités injurieuses*) dont on nous accuse, nous en sommes innocent. C'est à dessein qu'on a semblé les confondre avec des allocutions gênantes ou des arguments *ad hominem*, *incommodes*. Nous prouverions, au contraire, que le style de M. Peisse en abonde; qu'il ne craint pas d'en user *plus encore pour attaquer que pour se défendre;* que souvent ses expressions, polies en apparence, ne font qu'en aiguiser la pointe ou en affiler le tranchant: l'Académie Royale de Médecine et tant de pauvres Auteurs dont l'énumération serait longue, si souvent victimés, bafoués, turlupinés... dans des *Feuilletons*, ne viendraient certainement pas dire ici le contraire.

Voulant refuser le cartel, on avait besoin d'un prétexte: à défaut d'autre, on s'est accroché, comme on l'a pu, à une allégation de *personnalités* qu'on sait bien ne pas eixster! Il est évident qu'on manque ici de sincérité.

« M. Peisse est très-disposé, du reste, nous dit-on, à » *absoudre* les intentions du *digne* Bibliothécaire de Mont- » pellier..... ». Nous dirons au *tiers conciliateur* officieux, dont notre Antagoniste fait à son gré mouvoir les membres, la tête ou la langue, selon le fil qu'il tire, que nous engageons son moteur à garder pour lui une *absolution* qu'il ne serait nullement de notre *dignité* de lui demander. Nous trouvons même passablement étrange le ton dont on nous l'offre. Son Patron refuse le *cartel*, sous un mauvais prétexte, soit : il fait bien, si cela l'arrange. Mais,

comme il s'agit ici de Médecine, il doit bien savoir que si, dans le cas contraire, l'un de nous deux eût dû poser les épaulettes pour devenir l'égal de l'autre, ce n'eût certainement pas été lui.... ! D'où vient, dès-lors, ce ton de hauteur inconcevable ? Penserait-il, par hasard, que, dans cette dernière supposition, il nous aurait fait plus d'honneur que M. Lordat ne lui en fait à lui-même en lui répondant *une fois... !*

Il est vraiment heureux, en outre, que M. Peisse trouve « *bien pardonnable quand on vit loin du Monde Littéraire,* « *notre inexpérience des formes du langage prescrites par le* « *goût, même pour l'injure....!* »

Ce passage a produit sur nous un singulier effet; nous avons craint d'être subitement devenu tout au moins un Patagon, un Lapon ou un Kamtschadale... : un vrai Sauvage !... Est-on malheureux *quand on vit loin du Monde Littéraire,* c'est-à-dire, de cet immense foyer de lumières et de progrès, où l'on découvre tant de choses que les Anciens connaissaient mieux que nous, mais en méconnaissant, comme par l'effet d'une satisfaisante compensation, les plus belles découvertes physiques de l'époque, frappant les sens les moins exercés (*la navigation à la vapeur*, etc.); de ce foyer où tous les jours on déclare n'être plus bons à rien, *avoir fait leur temps* (1), des

(1) A l'occasion d'une excellente *Analyse* de l'*Essai d'une Caractéristique de l'Enseignement Médical de* Montpellier, etc., de

méthodes, des procédés que six mois, trois mois avant, on regardait comme un immense pas fait par l'Art ou la Science (la *strabotomie*, la *psellotomie*, si heureusement dénommées! pour le dire en passant, etc., etc.); de ce foyer où l'on fait, en tant d'occasions, de si bonne Philosophie Médicale ou autre; où les Doctrines Médicales sont si stables; où M. Piorry parle un langage si suave, si sérieux, si utile à la Science et si propre à abréger, avec grand profit, le temps des études; où M. Dutrochet

---

M. le Professeur Lordat, Analyse publiée par M. le Docteur L. Cerise, dans le *N° d'Août* 1843, page 616, de la *Revue Médicale française et étrangère*, etc., l'Auteur s'exprime ainsi qu'il suit: « *L'Organisme aura bientôt fait son temps, même à* Paris.... » Nous voyons avec satisfaction que nos prévisions ne se sont point fait trop long-temps attendre.

Cet article de M. L. Cerise est aussi fortement et aussi justement pensé qu'agréablement écrit. Il n'est pas comme tant d'autres où les agréments du style ne sont trop souvent qu'un masque, dont on se sert pour cacher la faiblesse ou la pénurie des idées de fond, mais qui ne les couvre plus d'une fois que bien incomplétement. Son Auteur a fait voir qu'il possédait très-bien son sujet, et, qu'en général, il comprenait parfaitement le Professeur Lordat.

Ces quatre pages de M. le Docteur L. Cerise offrent encore un autre avantage : elles sont une des meilleures réponses que l'on puisse faire à la boutade fort singulière de la page 604, du même *N° de la Revue Médicale*, dirigée contre la *Faculté de Médecine de* Montpellier, à l'occasion de l'*Inauguration de la Statue de* Bichat.

On n'a guère d'ailleurs qu'à rire un tant soit peu, quand on sait se faire une idée juste de la sorte de rage, qui, seule, a pu exprimer ainsi *autant d'inexactitudes* et *de faussetés...!!*

place en tête de la seconde édition de ses Mémoires, sous forme d'épigraphe : « Je considère comme *non avenu* tout » ce que j'ai publié précédemment sur ces matières, etc. ; » c'est-à-dire les belles idées qui l'avaient fait recevoir à l'Institut...! (ce qui est très-flateur pour l'Institut...!) ; où M. V^r^ Hugo et ses enthousiastes font, dans mille occasions, de si admirables vers ; où M. Peisse et son ami l'*Anonyme* (en supposant que l'un ne soit pas l'autre) rédigent, *sans aucune conviction qui leur soit propre* (1), des *Feuilletons* contre la Province, dans lesquels l'aménité et la grâce le disputent à la reconnaissance et à la bonté.... etc., etc.!

Quant au reproche qu'on nous fait relativement à notre *inexpérience des formes de langage prescrites par le goût, même pour l'injure,* voici comment nous devons y répondre :

D'abord, pour ce qui est du talent d'*injurier avec goût et grâce....*, nous n'en voudrons jamais à aucun prix :

---

(1) « Je serai, de mon côté, dit M. Peisse *, très-large *à l'endroit* » de l'Ecole opposée (celle de Paris), *au sein de laquelle je vis*, » et dont *on prétend que j'ai épousé la cause.* Je pourrais vous en » faire au besoin un *portrait* qui vous paraîtrait, j'en suis sûr, » *assez ressemblant*, et *qui ne vous déplairait point.* Mais je désire » garder pour le moment la neutralité, quoiqu'elle m'expose » peut-être aux feux croisés des deux camps. Ce que *je souhaite* » *par-dessus tout, c'est que vous n'imaginiez pas que j'ai passé* » *à l'ennemi qui me tient, au contraire, prisonnier,* et *que vous ne* » *me traitiez pas en déserteur.* »

* *Gazette Médicale de* Paris, année 1842, N° 6, pages 92 et 93.

nous nous glorifions, au contraire, de notre *inexpérience* à cet égard, et nous félicitons ceux qui, pour de bonnes raisons sans doute, se croient Maîtres passés dans la matière.

Nous avons pris, il est vrai, un *modèle de style*, dans cette circonstance.....: ce modèle est, non le style de M. Lordat, mais bien le style de M. Peisse, seulement avec un peu plus de modestie, de justesse de raisonnements et de conclusions, de sincérité dans les motifs et surtout d'exactitude dans les citations.

Les expressions : « *à l'endroit* même de la Métaphysi- » que... etc. (1)... ; *à l'endroit* du Vitalisme, etc. (2)... ; *à* » *l'endroit* de M. Peisse, etc. (3)..., » que nous avons glissées, en souriant, dans notre premier article des *Réflexions sur la Réplique*, etc., et celle de : « *à l'endroit* » des Provinciaux.... », qu'avec la même intention et le même mouvement des lèvres, nous avons fait entrer dans le *Titre* de la *Seconde Partie* de l'Ecrit actuel, sont des ornements parasites d'un style plein d'*Atticisme*, qui aurait dû empêcher M. Peisse de s'y méprendre.

La raison de ce choix, la voici : nous avons eu l'idée de diriger un échantillon (mais *faible*, mais *modéré*) du style de M. Peisse contre M. Peisse lui-même, pour qu'il

---

(1) *Journ. de la Soc. de Méd. prat. de Montp.* cit. Juin 1843, page 138, et page 6 de cette brochure.

(2) *Journ.* cit. et page 43 de cette brochure.

(3) *Journ.* cit. et page 66 de cette brochure.

apprît, par ses propres nerfs, si c'était possible, combien cette manière d'exprimer ses pensées était peu agréable : espérant ainsi que, peut-être enfin, ce Critique inquiet, âpre et par trop inclément et contempteur, ménagerait un peu plus dorénavant ceux contre qui il devrait écrire... Plaise au Ciel que nous ayons atteint notre but... ! !

La bonhomie avec laquelle ensuite M. Peisse « nous prie « de *ne plus interrompre sa conversation avec* M. Lordat... », est une bien heureuse idée, dont Grandville, Gavarni ou Dantan, feraient certainement, au besoin, quelque chose de très-pittoresque : aussi, l'ayant admirée d'abord, nous en témoignons notre gratitude à celui qui l'a conçue. Mais, nous en prévenons le *causeur* : 45 années d'un dévouement sans bornes, d'une amitié à toute épreuve et d'un véritable amour filial, qui ne sont chez nous qu'un juste tribut de reconnaissance, s'opposeraient toujours à ce que nous eussions le moindre égard pour une pareille injonction, alors même qu'une nouvelle agression serait plus réfléchie et moins déloyale que celle dont il s'agit aujourd'hui. On peut en prendre note.

Ayant, pour défendre des réputations médicales bien établies, et une Ecole de Médecine de tout temps célèbre, qui ont acquis pour jamais nos sympathies, au moins autant de droits et *surtout de titres* qu'en a M. Peisse pour les attaquer, dussions-nous *ne rien faire avec grâce*, nous interviendrons, par devoir, *invité* ou *non*, toutes les fois que nous le jugerons convenable.

Ne dirait-on pas, vraiment, en voyant de tels actes d'autorité, que, pour avoir usurpé le trône de la *Critique Médicale*, on s'en croit légitimement le *Roi des Rois !*

Eh ! que penser de cette affectation et de cette immodestie à se poser et à se draper comme un Alcibiade ou un Périclès tout au moins, en traitant, avec dédain, de *grossier paysan de la Béotie*, quiconque ose lui résister et lui déplaire, parce qu'il cesse de gâter celui qu'il ne craignit jamais... !

Heureusement que le blâme a besoin, autant que l'éloge, de titres qui rendent compétent celui dont ils émanent ; sans cela, l'un ne fait pas plus de peine que l'autre ne procure de plaisir.

Ne serait-il pas décent qu'un pareil Critique Médical se procurât au moins un Diplôme de Docteur en Médecine....? Cela ne justifierait pas sans doute le ton insultant dont on vient de lire un échantillon ; mais du moins, quand on lui demanderait *s'il a des Titres médicaux à montrer.....?* il pourrait en exhiber un.